This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

C
619
31

C619.31

Harvard College Library

THE GIFT OF

EDWIN VERNON MORGAN

(Class of 1890)

AMERICAN AMBASSADOR TO BRAZIL

ver

C 619.31

N. 157

APOSTOLAT POSITIVISTE DU BRÉSIL

BIBLIOTHÈQUE POSITIVISTE

SAINT BERNARD

TRAITÉ
DE
L'AMOUR DE DIEU

RIO DE JANEIRO
AU SIÈGE CENTRAL DE L'ÉGLISE POSITIVISTE DU BRÉSIL
Temple de l'Humanité
30, RUE BENJAMIN-CONSTANT, 30
1895
ANNÉE CVII DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET VII DE LA RÉPUBLIQUE BRÉSILIENNE

BIBLIOTHÈQUE POSITIVISTE

TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU

PAR

SAINT BERNARD

ARDERE
LUCERE
& DIRIGERE

N. 157

APOSTOLAT POSITIVISTE DU BRÉSIL

Ardere, lucere, et dirigere.

BIBLIOTHÈQUE POSITIVISTE

SAINT BERNARD

TRAITÉ

DE

L'AMOUR DE DIEU

TRADUIT EN FRANÇAIS

PAR

ANTOINE DE SAINT-GABRIEL

REPUBLICA DEL PARAGUAY
BIBLIOTECA BLAS GARAY

RIO DE JANEIRO

AU SIÈGE CENTRAL DE L'ÉGLISE POSITIVISTE DU BRÉSIL

Temple de l'Humanité

30, RUE BENJAMIN-CONSTANT, 30

1895

ANNÉE CVII DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET VII DE LA RÉPUBLIQUE BRÉSILIENNE

C 619.31

HARVARD COLLEGE LIBRARY

MORGAN

Dec. 1, 1915

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

L'ADMIRABLE opuscule que nous reproduisons aujourd'hui, en nous servant pour cela de la traduction française du Père Antoine de Saint-Gabriel, a été placé par Auguste Comte dans sa Bibliothèque Positiviste. Cette traduction, réimprimée en 1867 par les soins de feu M. Pierre Jannet, à un petit nombre d'exemplaires, se trouve épuisée depuis longtemps. C'est pourquoi nous avons jugé utile d'en donner une nouvelle édition, de manière à la mettre à la portée de tous ceux qui désirent

goûter les ouvrages dont la lecture a été conseillée par notre Maître, et qui forment la Bibliothèque Positiviste.

« *L'admission dans cette Bibliothèque extrêmement restreinte du* Traité de l'Amour de Dieu, *a écrit M. Pierre Jannet, s'explique facilement : ce n'est pas seulement l'importance historique de l'ouvrage qui a frappé Auguste Comte : c'est surtout la hauteur d'inspiration avec laquelle Saint Bernard traite son sujet, la force des raisonnements à l'aide desquels il établit que l'homme doit aimer Dieu, non pour les biens qu'il en reçoit, non pour la crainte des châtiments, mais pour Dieu lui-même, et uniquement pour Dieu. Or c'est ce renoncement à soi-même, cet amour actif et désintéressé, ou, en d'autres termes, la prépondérance de* l'altruisme *sur* l'égoïsme, *qui constitue le but final de la religion positive; et cette religion, qui rend un juste hommage à toutes celles qui l'ont précédée, qui applaudit au bien partout où elle le trouve, devait un éclatant témoignage de vénération à Saint Bernard, qu'elle regarde comme un de ses plus utiles précurseurs.* »

Il ne nous reste qu'à souhaiter au lecteur les fruits moraux que ces pages doivent produire chez toutes les âmes vraiment religieuses.

MIGUEL LEMOS,

Directeur de l'Apostolat Positiviste du Brésil.

Né à Niteroï, le 25 novembre 1854.

Rio, Temple de l'Humanité, le 4 César 107 (le 26 Avril 1895).

*Nous avons cru inutile de reproduire la dédicace du traducteur à Madame la marquise de Senecey, ainsi que sa longue préface. Nous n'avons conservé que l'*Approbation des Docteurs, *parce qu'elle est signée du grand nom de Bossuet.*

BIBLIOTHÈQUE POSITIVISTE

TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU

PAR

SAINT BERNARD

REPÚBLICA DEL PARAGUAY
BIBLIOTECA BLAS GARAY

PRÉFACE

A MONSEIGNEUR L'ILLUSTRISSIME

MONSEIGNEUR AYMERI

DIACRE ET CHANCELIER

De la Sainte Église Romaine

BERNARD, DIT ABBÉ DE CLAIRVAUX

Vivre à Dieu et mourir en lui.

MONSEIGNEUR,

Vous aviez coutume jusqu'à présent de me demander des prières, mais non pas de me proposer des questions. Et pour moi, je ne me sens pas capable de l'un ni de l'autre. Il est vrai que ma profession semble m'y inviter en quelque façon; mais les occupations continuelles qui me sont inévitables s'y opposent entièrement. D'ailleurs, pour vous dire la vérité, je sais que je n'ai ni le temps ni la capacité qui me seraient tout à fait nécessaires pour m'en acquitter avec quelque succès. J'avoue pourtant que j'ai reçu une satisfaction toute particulière de ce qu'au lieu des choses de la Terre, vous n'exigez de moi que des entretiens du Ciel ; et sans doute ma joie serait parfaite si vous vous étiez adressé à quelque autre plus éclairé que

moi. Mais parce que cette sorte d'excuse est commune aux doctes aussi bien qu'aux ignorants, et qu'il n'est pas fort aisé de connaître si c'est l'insuffisance ou la modestie qui s'en veut servir à moins qu'on ne vienne à l'exécution de ce qui est ordonné, je vous prie d'agréer ce que je puis tirer de mon indigence, de peur que mon silence ne me fasse passer dans votre esprit pour tout autre que je ne suis. Cependant je ne vous promets pas de répondre à toutes vos propositions; je me contenterai seulement de satisfaire à la question que vous me faites de l'Amour de Dieu, et ne vous donnerai que ce que j'aurai reçu de sa divine Bonté. Aussi n'y a-t-il point, à mon sens, de sujet qui remplisse l'âme de plus de douceur, qui se traite avec plus de certitude, et qui s'entende avec plus de fruit et d'utilité. Quant aux autres matières, vous les réserverez, s'il vous plaît, à ceux qui auront plus de loisir que moi.

TRAITÉ
DE L'AMOUR DE DIEU

CHAPITRE PREMIER

Pourquoi et comment on doit aimer Dieu.

C'EST donc indispensablement que vous voulez savoir de moi pourquoi et comment il faut aimer Dieu ! Je le dis en deux mots : la raison qui nous doit faire aimer Dieu, c'est Dieu même ; la manière de l'aimer, c'est de l'aimer sans bornes et sans mesures. Je ne sais si c'est assez dire que cela : au moins n'en faudrait-il pas davantage pour celui qui a l'intelligence des choses dont je parle. Mais comme je suis aussi redevable aux simples et aux idiots, il est juste qu'après avoir parlé pour les spirituels, je tâche encore de satisfaire aux plus grossiers, et c'est en leur faveur que je ne ferai point difficulté de m'étendre sur ce sujet, plutôt que de l'approfondir davantage.

Je dis donc qu'il y a deux raisons qui nous obligent d'aimer Dieu pour lui-même : la pre-

mière, parce qu'on ne peut jamais rien aimer avec plus de justice ; la seconde, parce qu'on ne peut rien aimer avec plus d'avantage. Et de là vient que cette question : pourquoi Dieu doit être aimé, fait naître en même temps deux différentes pensées dans les esprits, à cause que l'on peut même douter du sujet principal de notre doute. Car on peut demander le sujet qui nous oblige à l'aimer, ou son mérite, ou le fruit et l'utilité qui nous en peut revenir. Pour moi, je n'ai qu'une même réponse à faire pour tous les deux, puisque je ne saurais trouver de plus juste sujet ni de cause plus légitime d'aimer Dieu, que Dieu même. Mais, premièrement, traitons de son mérite.

Certainement, c'est bien avoir mérité notre amour, de s'être donné lui-même à nous sans que jamais nous l'ayons mérité. Et de vrai, que pouvait-il nous donner de meilleur que soi-même ? Si on veut donc savoir en quoi il a mérité notre amour, je dis que c'est principalement en ce qu'il nous a aimés le premier, bien digne, certes, d'un amour réciproque, surtout si nous considérons avec attention qui est celui qui a aimé, qui sont ceux qu'il a aimés, et combien il les a aimés. Quel est, à votre avis, celui qui nous a aimés ? N'est-ce pas celui auquel tout esprit créé rend cet aveu public par la bouche du Pro-

phète-Roi : *Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez pas besoin d'aucun bien que je possède* (1) ? O que l'amour de cette aimable Majesté est solide, que sa charité est véritable, puisqu'effectivement ce ne sont point ses propres intérêts qu'elle cherche ! Mais qui sont ceux pour qui elle a tant d'amour ? Saint Paul nous les donne à connaître, écrivant aux Romains : *Lors même que nous étions les ennemis de Dieu*, dit cet Apôtre, *c'est en ce même temps que nous avons été réconciliés avec lui* (2). C'est donc gratuitement et sans intérêt, et même ce sont ses propres ennemis que Dieu a aimés. Mais quelle a été la mesure de son amour? Saint Jean nous en découvre l'excès par ces paroles : *Dieu a aimé les hommes jusqu'à ce point qu'il leur a donné son fils unique* (3). Saint Paul n'en dit pas moins aux Romains : *Il n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré à la mort pour nous* (4). Et Jésus-Christ a confirmé cette vérité lorsqu'il a dit, parlant de lui-même, *que personne ne saurait avoir une plus grande charité que de donner sa propre vie pour ses amis* (5).

Voilà ce que l'innocent a fait pour le coupable; voilà ce que le Souverain a mérité de son sujet, et le Tout-Puissant de celui qui était dans la

(1) *Psalm.* 15. — (2) *Rom.* 5. — (3). *Joan.* 3. — (4) *Rom.* 8. — (5) *Joan.* 15.

dernière impuissance. Quelqu'un dira peut-être que Dieu a fait cela pour les hommes, mais qu'il n'en a pas tant fait pour les Anges. Cela est vrai, parce qu'effectivement il n'en était pas besoin. Mais comme il a secouru les hommes dans leur misère, il en a préservé les Anges ; et comme en aimant les hommes, lorsqu'ils étaient ses ennemis, sa bonté les a tirés d'un état si misérable, sa même bonté a soutenu les Anges, et les a empêchés de tomber dans un semblable malheur.

CHAPITRE II

Combien Dieu doit être aimé de l'homme, à cause des biens tant du corps que de l'âme, et comment il les faut posséder sans préjudice du Bienfaiteur.

Ceux qui ont une entière connaissance de ces belles vérités ne peuvent pas ignorer, à mon avis, pourquoi Dieu doit être aimé des hommes. Je veux dire les grands sujets qu'ils ont de lui consacrer leur amour. Que si d'aventure les infidèles se trouvent privés de ces lumières, il n'est pourtant que trop facile à Dieu de confondre leur ingratitude par le nombre infini de ses bienfaits, autant communs dans leur usage qu'ils sont

connus par les sens mêmes. N'est-ce pas lui seul qui fournit d'aliment à tout être qui se nourrit ; qui donne sa lumière à celui qui voit le jour, et qui forme l'air pour celui qui a besoin de respiration ? Mais je serais ridicule si j'entreprenais de raconter le nombre de choses que je viens de dire être sans nombre ; il suffit, pour conviction de cette vérité, que nous ayons rapporté l'exemple du pain, du soleil et de l'air, qui sont les choses principales. Je les nomme principales, non pas qu'elles soient les plus excellentes, mais parce qu'elles sont les plus nécessaires. Cela s'entend pour le corps ; car, pour ce qui est de l'âme, il faut que l'homme reconnaisse dans la partie supérieure de soi-même d'autres biens beaucoup plus relevés et plus éminents, qui sont la dignité, la science et la vertu.

J'appelle dignité dans l'homme son franc-arbitre, par le moyen duquel il a cette prérogative, non seulement d'être élevé par-dessus tous les animaux de la Terre, mais encore de leur commander comme leur Maître et leur Roi. J'appelle science la connaissance qu'il a de la dignité qui est en lui, mais qui ne vient pas de lui. Enfin, j'appelle vertu ce qui lui fait chercher avec ardeur le principe de son être, et l'attache fortement à lui, après qu'il a été assez heureux pour le trouver.

REPÚBLICA DEL PARAGUAY BIBLIOTECA NACIONAL ASUNCIÓN

Il y a donc deux réflexions à faire sur chacun de ces trois biens. Car la dignité de l'homme consiste et dans la prééminence de sa nature, qui l'élève par-dessus toutes les autres créatures corporelles, et dans le pouvoir de son empire, qui le rend redoutable à tous les animaux de la Terre. De même sa science embrasse deux vérités : par l'une il doit connaître sa propre grandeur et tous les autres biens qui sont en lui, et par l'autre il doit reconnaître qu'ils ne sont pas de lui. Enfin, sa vertu doit avoir deux propriétés : elle doit le porter incessamment à la recherche de l'Auteur de ses biens; et, après qu'il l'a trouvé, elle le doit attacher inséparablement à lui par un amour indissoluble. Tant il est vrai que la dignité de l'homme sans la science ne lui profite de rien, et que la science sans la vertu lui est tout à fait nuisible; ce que la raison suivante nous va prouver très clairement, car, je vous demande, quelle gloire y a-t-il de posséder un bien dont vous ne croyez pas avoir la jouissance ? Or, de savoir que vous le possédez, mais ne savoir pas que ce n'est point de vous-même que vous le possédez, c'est une chose, à la vérité, qui peut être glorieuse, mais non pas devant Dieu. C'est pourquoi l'Apôtre fait un juste reproche à celui qui se glorifie de la sorte, en lui disant : *Qu'est-ce que vous*

avez que vous n'ayez pas reçu? Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu (1)? Où il faut bien remarquer que Saint Paul ne dit pas simplement *pourquoi vous glorifiez-vous*, mais qu'il ajoute aussitôt *comme si vous ne l'aviez pas reçu*, voulant faire voir par là que tout le blâme de celui qui se glorifie ne vient pas de ce qu'il se glorifie des choses qu'il possède, mais bien de ce qu'il en veut tirer la gloire comme d'un avantage et d'un talent qu'il n'aurait pas reçu de son Créateur. Et c'est pour cela que cette sorte de vanité est fort justement appelée vaine gloire, comme n'ayant en soi aucun solide fondement de vérité. Aussi l'Apôtre, qui sait faire le parfait discernement de l'un et de l'autre, nous fait bien connaître la différence de la véritable gloire d'avec celle qui n'en a que l'apparence. *Quiconque*, dit-il, *se veut glorifier, qu'il se glorifie en Dieu* (2), c'est-à-dire dans la vérité, Dieu étant la même vérité. Il est donc très nécessaire que vous connaissiez parfaitement ces deux choses, et ce que vous êtes, et que ce n'est point de vous-mêmes que vous êtes, de peur que cette ignorance ne vous donne lieu, ou de ne vous glorifier point du tout, ou de vous glorifier vainement et avec fausseté.

(1) *I. Cor.* 4. — (2) I *Cor.* 1.

C'est sans doute cette double connaissance que l'Époux demandait à son Épouse par ces paroles : *Si vous ne vous connaissez pas bien vous-même, ô mon Épouse! allez suivre les troupeaux de vos semblables et vous rangez avec elles* (1). Ce qui arrive en cette sorte : car l'homme ayant été créé dans l'honneur, lorsqu'il vient à se méconnaître, et à ne comprendre pas en quoi gît l'excellence de sa condition, il mérite très justement, en punition de son ignorance criminelle, d'être comparé aux bêtes et renvoyé avec elles, comme les compagnes de son état présent de corruption et de mortalité. Ainsi il arrive que cette noble créature, qui était si hautement élevée par l'excellent don de la raison, demeurant dans l'ignorance d'elle-même, commence d'être associée au rang des animaux privés de la raison ; et parce qu'elle ne connait pas que sa propre grandeur est toute au dedans de soi-même, elle se laisse emporter au dehors par la curiosité de ses vains désirs ; par où s'étant rendue conforme aux créatures qui n'agissent que par les sens, elle devient enfin comme une d'entre elles, faute de connaître qu'elle a reçu beaucoup plus que toutes les autres.

(1) *Cant.* I.

Certainement, il faut bien prendre garde de ne pas tomber dans cette honteuse ignorance, qui nous fait avoir des sentiments de nous-mêmes qui sont trop au-dessous de nous-mêmes. Mais celle qui nous en donne au-dessus de nous, et qui nous fait croire faussement que tout le bien qui est en nous vient de nous, celle-là, dis-je, n'est pas moins à craindre, et est infiniment plus dangereuse que la première. Mais, par-dessus ces deux ignorances, il en faut éviter et tout ensemble détester une troisième, qui est cette malheureuse présomption par laquelle, avec pleine connaissance et mûre délibération, vous auriez peut-être assez d'insolence pour tirer votre propre gloire d'un bien qui n'est pas vôtre. Et quoique persuadé d'ailleurs que ce qui est en vous n'est pas de vous, vous ne laisseriez pourtant pas vainement d'en prendre sujet de ravir la gloire qui appartient à un autre qu'à vous. La première ignorance, à la vérité, n'a rien de glorieux ni d'honorable. La seconde a bien quelque sorte de gloire, mais non pas devant Dieu; mais le troisième mal, que l'on commet avec connaissance de cause, est un horrible attentat et une entreprise criminelle qui se forme contre Dieu même. Or, cette présomption est d'autant plus grève et dangereuse que la seconde ignorance, qu'elle nous jette tout à fait dans le mépris de Dieu,

où l'autre ne nous rendait coupable que de méconnaissance. Et ce qui fait qu'elle est encore plus méchante et abominable que la première, c'est que celle-là nous rabaissait seulement au rang des bêtes, au lieu que celle-ci nous fait semblables aux démons, et nous associe avec eux. Partant, c'est un péché de superbe des plus énormes, de se prévaloir des dons qu'on nous a faits comme s'ils venaient de notre fonds, et de s'attribuer insolemment dans les biens que nous avons reçus d'autrui toute la gloire qui n'est due qu'au bienfaiteur.

De tout ce que dessus, il est aisé de reconnaître qu'outre la dignité et la science, l'homme a besoin nécessairement de la vertu, puisqu'elle est le fruit des deux autres, et que c'est par son moyen qu'on cherche et qu'on embrasse avec ardeur celui qui est l'Auteur et le Collateur de tous ces biens, et qu'il en est très justement glorifié. Car autrement, selon qu'il est porté dans l'Évangile, *celui qui a la connaissance de ce qu'il doit faire, et qui n'agit pas conformément à icelle, celui-là, dis-je, mérite d'être grièvement puni*. Et pourquoi cela ? Parce que, comme dit le Prophète, *il n'a pas voulu s'appliquer à la connaissance dont il avait besoin pour faire le bien, et n'a pensé dans son repos qu'au mal et à l'injustice* (1). De sorte que, connaissant avec

(1) *Psalm.* 15.

certitude par le don de la science que les biens qu'il possède ne viennent pas de lui, il n'a pas laissé néanmoins, comme un serviteur infidèle, de s'en attirer et attribuer toute la gloire, qu'il était obligé de renvoyer entièrement à son bon Maître et Seigneur. D'où l'on peut voir clairement, et que la dignité de l'homme sans la science lui est tout à fait inutile, et que la science sans la vertu ne lui peut être que très dommageable. Mais quant à celui qui possède la vertu, auquel par conséquent la dignité n'est pas moins avantageuse que la science lui est profitable, celui-là, dis-je, s'écrie à Dieu de tout son cœur et dans un humble sentiment de vérité : *Ce n'est pas à nous, Seigneur, non, ce n'est pas à nous, mais à votre nom seul que vous devez rendre toute la gloire* (1). Comme voulant dire : Seigneur, nous n'avons garde de nous attribuer quelque chose de ce qui est en nous ; rien de notre grandeur, rien de notre science ne nous appartient ; mais nous renvoyons absolument le tout à votre saint Nom, qui en est la source et le principe.

Cependant je m'aperçois que nous sommes presque sortis de notre sujet, à mesure que nous voulons prouver que ceux-là même qui n'ont pas la connaissance de JÉSUS-CHRIST sont suffisamment

(1) *Psalm.* 113.

convaincus de l'obligation qu'ils ont d'aimer Dieu pour lui-même, puisque la loi naturelle leur communique assez de lumières pour ne pas ignorer les grands biens qu'ils ont reçus de la libéralité de leur Créateur, et au corps et en l'âme.

Car, pour reprendre en peu de mots tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, y a-t-il quelque infidèle au monde qui puisse ne pas connaître que toutes les choses dont nous avons parlé ci-dessus, qui sont absolument nécessaires pour le corps, savoir est : le pain pour le faire subsister, le soleil pour l'éclairer, et l'air pour lui aider à la respiration ; y a-t-il quelque infidèle, dis-je, qui soit assez ignorant pour croire que ce soit un autre qui lui fournit toutes les choses susdites que celui-là même *qui donne la nourriture à tous les animaux de la terre, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais, et qui fait pleuvoir sur les terres des coupables aussi bien que des innocents* (1) ? Que si des biens du corps nous passons à ceux de l'âme, il n'est point d'impie qui puisse se persuader qu'il y ait un autre Créateur de la dignité qui brille avec tant d'éclat dans l'âme raisonnable que celui-là encore qui dit de soi dans la Genèse : *Faisons l'homme à notre image et semblance* (2). De

(1) *Matth.* 5. — (2) *Genes.* 1.

même il ne se trouvera personne qui reconnaisse quelque autre dispensateur des belles lumières et de la science que celui que David appelle le Docteur et le Maître *qui enseigne la science à l'homme* (1). Enfin, je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un si peu éclairé qui s'imagine avoir reçu le précieux don de la vertu, ou qui le puisse espérer d'ailleurs que de la même main *du Seigneur des vertus* (2). Il est donc vrai de dire que l'infidèle même ne peut pas s'excuser d'aimer Dieu pour lui-même, parce que, si tant est qu'il n'ait point la connaissance de Jésus-Christ, il ne saurait toutefois se méconnaître soi-même; et partant, il faut conclure que tout homme, quoique privé des lumières de la foi, ne peut prétendre aucune excuse légitime s'il manque d'aimer son Seigneur et son Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, parce qu'il y a toujours au dedans de lui-même une certaine loi naturelle de justice et d'équité, qui n'est pas même inconnue à la raison, laquelle crie incessamment à ses oreilles qu'il doit aimer de tout soi-même celui auquel il se connaît redevable de tout soi-même. Mais certainement il est bien difficile, je dirai même impossible, que l'homme, par les seules forces de son

(1) *Psalm.* 93. — (2) *Psalm.* 8.

franc-arbitre, puisse rapporter si parfaitement à Dieu tout ce qu'il a reçu de sa bonté, que jamais il n'en fasse le moindre retour sur soi-même, vu qu'il est écrit que *tout le monde cherche son intérêt* (1), et que *les pensées et les desseins des hommes se laissent aisément aller au péché* (2).

CHAPITRE III

Que les Chrétiens ont des motifs d'aimer Dieu bien plus puissants que les Infidèles.

Mais nonobstant tout ce que dessus, les Fidèles ont toujours une connaissance parfaite et entière du grand besoin qu'ils ont de Jésus, et de Jésus crucifié. De telle sorte que, venant à considérer avec étonnement et embrasser avec plaisir cette charité suréminente de la science qui est en Jésus-Christ, ils deviennent tout confus de ne pas rendre au moins ce peu qu'ils sont pour réciproque et pour reconnaissance d'un si grand amour et d'une bonté si prodigieuse. Ainsi ceux qui se voient les plus chéris se portent ordinairement à aimer avec plus d'ardeur, où au

(1) *Ad Phil.* 2. — (2) *Genes.* 8.

contraire celui *qui a moins reçu rend aussi de son côté moins d'amour* (1). Mais certes, il faut avouer que le Juif ni le Gentil n'ont point de si puissants attraits d'amour que ceux dont l'Église expérimente la force quand elle s'écrie : *Je suis blessée par les traits de la charité* (2), ou bien lorsqu'elle demande du secours par ces paroles : *Soutenez-moi par la suavité des fleurs, et m'environnez des grenades, parce que je languis d'amour* (3). Car ce qui la met dans cet état, c'est qu'elle voit le roi Salomon ayant en tête le diadème dont sa mère l'a couronné. Elle voit ce Fils unique du Père éternel portant sa Croix sur ses sacrées épaules. Elle voit le Dieu de Majesté couvert de plaies et souillé de crachats ; elle voit l'Auteur de la Vie et de la Gloire attaché avec de gros clous, percé d'un coup de lance, chargé d'opprobres, et qui donne enfin sa propre Vie, si chère et si précieuse, pour le salut de ses amis ; et comme elle voit toutes ces marques de la charité suréminente de son Bien-Aimé, son âme demeure si profondément navrée de ce glaive d'amour, qu'elle est contrainte de chercher du soulagement et de s'écrier : *Soutenez-moi de fleurs et m'entourez de pommes, parce que je languis d'amour* (4).

(1) *Luc.* 7. — (2) *Cant.* 3. — (3) *Cant.* 2. — (4) *Cant.* 2.

Or, ces pommes de grenades sont celles-là même que l'Épouse du Bien-Aimé, étant entrée dans son Jardin, cueille de ses propres mains de l'arbre de Vie. Pommes, en effet, qui sont bien capables de la fortifier, depuis qu'elles ont emprunté toute leur saveur du pain céleste et leur couleur du sang de JÉSUS-CHRIST.

Mais ce qui la ravit encore davantage, c'est qu'elle voit la mort entièrement détruite, et l'Auteur même de la mort mené honteusement en triomphe. Elle voit une troupe ancienne de captifs sortis de leur captivité, et emmenés des enfers sur la terre, et de la terre au Ciel, *afin que tous les Esprits du Ciel, de la Terre et des Enfers fléchissent le genou, et rendent leurs hommages au nom adorable de* JÉSUS (1).

Enfin, elle s'aperçoit que la terre, qui ne produisait plus que des chardons et des épines, à cause de la malédiction qui fut autrefois fulminée contre elle, est maintenant, à la faveur d'une nouvelle Bénédiction, toute renouvelée et toute chargée de fleurs et de fruits; et parmi toutes ces belles réflexions, se souvenant de ce verset du Psalmiste : *Ma chair est refleurie, c'est pourquoi de toute ma volonté je lui chanterai des louanges*

(1) *Phil.* 2.

immortelles (1), elle souhaite de mêler les fleurs de la Résurrection avec les fruits de la Passion, qu'elle avait ci-devant cueillis sur l'arbre de la Croix, afin que par la bonne odeur de ces fleurs et de ces fruits elle oblige son Époux à lui rendre de plus fréquentes visites.

C'est pour cela qu'elle dit : *Ah! que vous êtes beau, mon Bien-Aimé, et que votre face est ravissante! Regardez, je vous prie, notre petit lit, comme il est charmant et tout semé de fleurs* (2). C'est assez découvrir sa pensée, que de montrer son petit lit; mais, ajoutant aussitôt qu'il est tout plein de fleurs, elle donne bien à connaître qu'elle ne prétend point obtenir l'accomplissement de ses désirs par ses propres mérites, mais seulement par l'odeur et la suavité des fleurs *de ce champ fertile auquel Dieu a donné sa bénédiction* (3). Et ne vous étonnez pas si JÉSUS-CHRIST se plaît si fort parmi les fleurs, puisqu'il a voulu être conçu et élevé dans Nazareth, qui en porte le nom.

En effet, l'Époux céleste se plaît merveilleusement dans ces douces odeurs, et lorsqu'il trouve un cœur embaumé de ces fleurs et de ces fruits, un cœur tout abîmé et toujours absorbé dans la considération des grâces de sa Passion et de la

(1) *Psalm.* 27. — (2) *Cant.* 1. — (3) *Genes.* 27.

gloire de sa Résurrection, c'est de ce cœur ainsi parfumé dont il fait volontiers son lit de repos, où il établit sa demeure ordinaire, et où il prend ses plus doux plaisirs et ses plus chères délices. Voilà quels sont les fleurs et les fruits si avantageux à l'Épouse et si chéris de l'Époux. Les saints mystères de la Passion sont comme les fruits de l'année précédente, c'est-à-dire de tous les temps qui se sont ci-devant écoulés sous l'empire de la mort et du péché, lesquels commencent enfin à se montrer et à paraître dans la plénitude des temps. Et les glorieux trophées de la Résurrection sont comme de nouvelles fleurs du Printemps à venir, qui fait renaître un nouvel Été de la Grâce, mais dont les fruits, qui ne flétriront jamais, ne se cueilleront qu'à la fin des temps, en la résurrection générale de tous les corps. Et c'est ce que l'Époux veut dire à son Épouse dans ce langage du Cantique des Cantiques : *L'hiver est déjà passé, les frimas sont cessés, et les fleurs ont commencé de paraître dans notre Jardin* (1), voulant lui donner à entendre qu'après être passé de l'Hiver de la mort dans l'agréable Printemps d'une vie nouvelle, il avait enfin ramené quant et soi le beau temps de l'Été. Ce qui lui

(1) *Cant.* 2.

faisait dire *qu'il était venu renouveler toutes choses* (1). De fait, ce corps tout défiguré, qui avait été semé dans la mort, est maintenant ressuscité glorieux et tout fleurissant dans la résurrection, et l'odeur qu'il répand dans cette vallée de misères a tant de force et de douceur, qu'il est capable de rendre ferventes les âmes les plus languissantes, d'échauffer les cœurs tout de glace, et de ressusciter les morts.

Mais bien davantage : le Père éternel même, voyant cet agréable renouvellement de toutes choses opéré par son Fils, prend un singulier plaisir dans la nouveauté de ces fleurs et de ces ruits, et dans la fécondité de ce champ très odoriférant, ainsi qu'il le témoigne par ces paroles : *Voilà l'odeur de mon Fils, toute semblable à 'odeur d'un champ fertile auquel Dieu a donné sa bénédiction* (2). Champ véritablement fertile et abondant, puisque nous avons tous reçu quelque partie de sa plénitude, mais où l'Épouse, comme plus familière que les autres, cueille des fruits et des fleurs, à sa volonté, pour en parfumer le petit lit de son cœur, afin que l'Époux, venant à y faire son entrée, se trouve d'abord tout embaumé par l'odeur de ces parfums. Ainsi, si nous voulons

(1) *Apoc.* 21. — (2) *Genes.* 27.

souvent recevoir JÉSUS-CHRIST dans notre cœur, et l'attirer à y faire quelque séjour, il faut, à l'exemple de l'Épouse, que nous ayons un très grand soin de le tenir toujours rempli de ces bonnes odeurs qui se tirent de la méditation des miséricordes infinies d'un Dieu mourant, et de la puissance admirable de ce même Dieu ressuscité. Le prophète David nous invite particulièrement à cette pratique, quand il dit : *J'ai appris deux choses que je n'oublierai jamais, qui sont, ô mon Dieu ! votre puissance et votre miséricorde* (1). Certes, personne ne peut plus ignorer ces deux grandes vérités : que JÉSUS-CHRIST est mort pour nos péchés, et ressuscité pour notre justification ; qu'il est monté au Ciel pour nous y servir d'Avocat et de Protecteur, et qu'il a envoyé son Saint-Esprit en terre pour être notre Consolateur ; et, enfin, puisqu'il doit un jour retourner en notre faveur, pour achever en nous par la Gloire ce qu'il y avait commencé par sa Grâce. Il est donc vrai qu'il nous a donné des preuves invincibles de sa miséricorde, en ce qu'il a voulu mourir pour nous donner la vie ; de sa puissance, en ce qu'il est ressuscité pour nous revêtir de son immortalité ; et de l'une et de l'autre tout ensemble dans tout ce qu'il a opéré ensuite pour notre amour.

(1) *Psalm.* 61.

Ce sont là ces grenades et ces fleurs dont l'Épouse (sachant que la ferveur de son amour viendrait peu à peu à se ralentir, et deviendrait toute languissante si elle n'était continuellement fomentée par la considération de ces saints mystères) demande si souvent d'être soutenue et environnée, jusqu'à ce qu'étant introduite dans la chambre de son Époux, et jouissant à son aise de ses doux embrassements, après lesquels elle soupire depuis si longtemps, elle puisse dire avec plus de vérité : *Ma tête est soutenue de sa main gauche, et il me tient embrassée de sa droite* (1). Ce sera pour lors qu'elle connaîtra par sa propre expérience que tous les témoignages d'affection qu'elle avait reçus comme de la main gauche de son Bien-Aimé au temps de son premier avènement sont infiniment au-dessous, et n'ont du tout rien de comparable aux douceurs infinies qu'elle ressent des chastes embrassements de sa main droite. Elle reconnaîtra la vérité de ce qu'elle avait entendu dire autrefois, *que la chair ne profite de rien, mais que c'est l'esprit qui vivifie* (2). Enfin, elle apprendra par elle-même qu'elle n'avait jamais rien lu de plus véritable que ces paroles du Sage en la personne de son Époux:

(1) *Cant.* 2. — (2) *Joan.* 6.

Mon esprit est plus doux que le miel, et mon héritage surpasse tout ce qu'il y a de plus délicieux (1). Mais quant à ce qu'il dit ensuite : *Mon souvenir vivra dans les générations des siècles à venir* (2), c'est pour nous faire connaître que dans cette vie présente, où toutes choses sont dans une vicissitude continuelle, les âmes prédestinées ne sont pas entièrement destituées de la douceur de ces délices du Ciel : parce que, bien qu'elles ne soient pas encore dans l'heureux état de la jouissance, toutefois le souvenir de ces plaisirs futurs leur sert comme d'un avant-goût dont elles tirent de très grands sujets de joie et de consolation. D'où vient qu'il est écrit : *Ils ne s'entretiendront que du souvenir de vos douceurs, et de l'abondance de vos suavités* (3), entendant parler sans doute de ceux desquels il avait dit auparavant: *La génération et la génération chantera les louanges de vos ouvrages* (4). Maintenant donc elles n'ont pour leur partage que le souvenir de ces délices éternelles, et n'en auront la jouissance que dans le Ciel; et, tandis que celles qui sont déjà reçues dans cet heureux séjour se glorifient de la possession de ces joies inconcevables, leur seul souvenir fait toute la consolation des autres

(1) *Eccl.* 6. — (2) *Ibid.* — (3) *Psalm.* 144. — (4) *Ibid.*

qui sont encore ici-bas dans le lieu de leur pèlerinage.

CHAPITRE IV

Qui sont ceux qui trouvent du plaisir à penser à Dieu et qui sont plus capables de son amour.

Mais il est important de savoir quels sont ceux qui trouvent leur consolation dans la méditation des vérités Divines. Car, sans doute, ce n'est point cette race maudite et rebelle à qui le Fils de Dieu donne sa malédiction par ces paroles : *Malheur à vous qui êtes dans l'abondance des richesses et qui regorgez des plaisirs de la terre* (1). C'est bien plutôt celui qui peut dire en vérité : *Mon âme a refusé toutes les consolations de ce monde* (2), et surtout lorsqu'il ajoute : *Je me suis souvenu de mon Dieu et mon cœur s'est trouvé comblé de joies et de plaisirs* (3). En effet, il est bien juste que ceux qui ne veulent point tirer leur satisfaction des choses présentes soient consolés par la considération des futures, et que, méprisant tous les plaisirs qu'ils pourraient prendre dans la jouis-

(1) *Luc.* 6. — (2) *Psalm.* 76. — (3) *Ibid.*

sance des biens de cette vie, ils reçoivent des consolations toutes particulières dans le souvenir des délices éternelles. Et c'est ici véritablement *cette heureuse génération de ceux qui cherchent le Seigneur* , comme dit David, *qui cherchent non point leurs propres intérêts, mais bien la face du Dieu de Jacob* (1). Il est donc vrai que ceux qui n'aspirent et ne soupirent qu'après la présence de leur Dieu ressentent beaucoup de douceurs et de plaisirs dans le seul souvenir de ses bontés, non pas à la vérité que cette simple vue soit capable de les rassasier pleinement, mais bien d'irriter leur appétit pour souhaiter avec plus d'ardeur d'en être bientôt rassasiés. Le Fils de Dieu, qui s'est voulu donner lui-même pour leur nourriture, le témoigne ainsi par ces paroles : *Celui qui me mange aura encore faim de moi* (2). Et celui qui a été nourri de cette viande divine le dit en d'autres termes : *Je serai rassasié lorsque je verrai votre gloire à découvert* (3). Mais cette satiété pleine et entière, dont on ne jouit que dans le Ciel, n'empêche pas toutefois le bonheur de ceux qui n'en ont ici-bas que l'appétit et le désir, vu qu'il est écrit : *Heureux ceux qui ont soif et qui ont faim de la justice, parce qu'ils seront un jour pleinement*

(1) *Psalm.* 23. — (2) *Eccl.* 24. — (3) *Psalm.* 16.

rassasiés (1). Heureux, dis-je, ces faméliques de la sainteté, mais non pas ces misérables endurcis auxquels on fait ce reproche : *Malheur à vous, race méchante et perfide* (2) ! *malheur à vous, peuple aveugle et insensé qui méprisez de penser à votre Dieu, et qui n'en pouvez supporter la présence qu'avec horreur et tremblement* (3). Et ce très justement; car, puisqu'à présent vous ne voulez pas être délivrés des embûches de ceux qui ne cherchent que votre perte, suivant cette parole de l'Écriture : *Ceux qui veulent être des riches de ce monde tomberont infailliblement dans les filets du Démon* (4), il est bien juste que pour lors vous ne puissiez éviter d'entendre cette horrible parole qui vous sera dite au jugement universel : *Allez, maudits, dans le feu éternel* (5) ! O sentence rigoureuse ! ô parole épouvantable ! parole certes bien plus rude et plus insupportable que celles que l'Église fait tous les jours retentir doucement à nos oreilles en mémoire de la Passion de Jésus-Christ : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a en soi la vie éternelle* (6) ; c'est-à-dire : celui qui pense souvent à mes souffrances et à ma mort, et qui, à mon exemple, s'étudie souvent à la mortification de sa chair, celui-là est déjà par avance en possession

(1) *Matth.* 5. — (2) *Eccl.* 24. — (3) *Psalm.* 16. — (4) *I. Tim.* 6. — (5) *Matth.* 25. — (6) *Joan.* 6.

de la vie éternelle. Ce qui veut dire en un mot *que si vous souffrez ici-bas avec* JÉSUS-CHRIST, *vous règnerez un jour avec lui dans la gloire.* Mais, ce qui est de plus étonnant, c'est qu'aujourd'hui la plupart, ne pouvant goûter ce discours, retournent en arrière et répondent, plus par œuvres que par paroles : *O que ce langage est difficile à supporter! et qui est celui qui pourra l'écouter sans horreur* (1)? De sorte que *ces gens qui se sont éloignés du droit chemin, et qui n'ont point mis leur espérance en Dieu, mais plutôt dans l'inconstance des richesses de cette vie* (2), ne sauraient entendre parler de la Croix et des souffrances sans en ressentir des peines indicibles; et le souvenir même de la Passion du Fils de Dieu leur devient tout à fait insupportable. Mais comment pourront-ils supporter en présence de leur Juge la pesanteur excessive de cette effroyable parole : *Allez, maudits, dans le feu éternel qui a été préparé pour le Diable et ses Anges* (3). Il faut dire sans doute, pour parler le langage de l'Écriture, que celui sur qui tombera cette pierre en demeurera tout écrasé. Et qu'au contraire les âmes justes qui, à l'imitation du grand Apôtre, ne s'efforcent que de plaire à Dieu, soit qu'ils en soient éloignés ou bien qu'ils

(1) *Joan.* 6. — (2) *Psalm.* 77. — (3) *Matth.* 25.

lui soient présents, seront comblés de bénédictions éternelles, comme ayant mérité justement d'entendre de sa divine bouche : *Venez, les bénis de mon père, entrez en possession du Royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde* (1). Ce sera pour lors que cette génération malheureuse,qui n'a point voulu tourner sa pensée ni son cœur du côté de son Dieu, reconnaîtra par expérience, mais trop tard pour elle, combien le joug de JÉSUS-CHRIST, qu'elle a refusé de subir par sa superbe et son endurcissement, était doux, et son fardeau léger, en comparaison des tourments insupportables qu'il lui faudra souffrir éternellement. Non, non, malheureux esclaves des richesses, ne vous y trompez point, vous ne pouvez pas servir à Dieu et au monde tout à la fois. Vous ne pouvez point établir votre gloire dans la Croix de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST, et en même temps mettre votre espérance dans les richesses et les trésors de la terre. Vous ne pouvez point vous attacher aux biens périssables de cette vie, et ressentir tout ensemble combien le Seigneur est doux à ceux qui l'aiment; et partant, puisque vous n'avez point voulu goûter à présent la douceur qu'il y a dans son souvenir, vous éprouverez infailliblement

(1) *Matth.* 25.

un jour la rigueur et la sévérité redoutable de sa présence.

Mais quant à l'âme fidèle, elle soupire incessamment après cette vision bienheureuse, et se repose doucement dans son agréable souvenir, et jusqu'à ce qu'elle se trouve en état de voir à découvert la gloire de son Dieu, elle prend toutes ses délices à se glorifier dans les ignominies de sa Croix ; c'est ainsi véritablement que l'Épouse et la colombe de JÉSUS-CHRIST se tient en repos et dort en assurance au milieu des combats, d'autant, ô mon Seigneur JÉSUS ! que par le souvenir de vos douceurs infinies, elle est déjà comme parée *de plumes argentées* (1), selon le langage du Prophète, qui sont la candeur de son innocence et de sa pureté ; et de plus, elle espère que votre présence la comblera de plaisirs, lorsqu'étant admise dans la joie et la splendeur des Saints, elle se trouvera toute environnée des lumières éclatantes de la sagesse divine. De sorte même que *son corps en deviendra tout lumineux et tout brillant en or* (2). Ce n'est donc pas sans sujet qu'elle se glorifie dès à présent de ce que *la main gauche de son Époux est sous sa tête, et qu'elle est embrassée de sa main droite* (3), entendant par sa main gauche la ressouvenance de

(1) *Psalm.* 67. — (2) *Ibid.* — (3) *Cant.* 2.

cette charité incomparable qui lui a fait donner sa propre vie pour ses amis, et par la droite, la vision béatifique qu'il a promise à ses bien-aimés, avec la joie surabondante qu'ils recevront de la présence de sa divine Majesté.

C'est aussi avec grande raison que cette vision Déifique et cette inestimable joie de la présence divine est établie en sa main droite, suivant cette agréable parole du Psalmiste : *Les plaisirs et les joies sont en votre droite jusqu'à la fin des siècles* (1). De même que cette admirable charité dont nous venons de parler, et que nous ne devons jamais mettre en oubli, est justement attribuée à la main gauche, puisque c'est sur elle que l'Épouse s'appuie et se repose entièrement jusqu'à la consommation de la malice des temps. Il est donc bien à propos que la gauche de l'Époux soit au-dessous de la tête de l'Épouse, puisque, se reposant sur icelle, elle y doit soutenir sa tête, c'est-à-dire l'intention de son esprit, de peur qu'il ne succombe et ne se laisse aller aux désirs terrestres et charnels, suivant ce qui est écrit dans la Sagesse, *que l'âme est appesantie par le corps, qui est sujet à corruption, et que cette demeure terrestre rabaisse notre esprit par la multiplicité des soins qu'il lui*

(1) *Psalm.* 13.

faut prendre pour les affaires de ce monde (1). En effet, si nous venons à considérer cette infinie et si obligeante miséricorde, cette charité sans intérêt, dont nous avons eu tant de preuves, cet amour surprenant et inespéré, cette invincible débonnaireté et cette douceur inconcevable; si, dis-je, nous venons à considérer attentivement toutes ces choses, que ne doivent-elles pas opérer en nous? Ne faut-il pas qu'elles retirent absolument notre âme de tout amour désordonné, qu'elles l'attirent et l'attachent à soi d'une façon extraordinaire, et lui fassent mépriser absolument tout ce qui ne peut être désiré qu'à leur préjudice? Aussi est-ce à l'odeur de ces parfums que l'Épouse court avec allégresse, qu'elle aime avec ardeur, et que, se voyant aimée de la sorte, elle croit ne rendre qu'un amour faible et très petit, lors même qu'elle s'est toute dévouée et consacrée à l'amour. Sentiment à la vérité très juste; car, en effet, qu'est-ce qu'un peu de poussière, quoique tout ramassé en soi-même pour mieux témoigner son amour, peut faire de considérable pour réciproque d'un si grand amour et d'une Majesté si relevée, qui l'a même prévenu dans son amitié, et qui s'est toute employée soi-même pour opérer l'ouvrage de son salut?

(1) *Sap.* 9.

Saint Jean ne saurait plus fortement exprimer la grandeur de cet Amour divin que par ces paroles : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique* (1). Où sans doute il parle du Père éternel, de même que le prophète Isaïe dit du Fils, *que son amour lui a fait livrer son âme à la mort* (2). Et pour le Saint-Esprit, JÉSUS-CHRIST dit lui-même en Saint Jean : *L'Esprit consolateur que mon Père enverra en mon nom vous apprendra toutes choses, et vous inspirera tout ce que je vous ai déjà enseigné* (3). Il est donc vrai que Dieu aime, et qu'il aime de tout soi-même, puisque c'est toute la Trinité qui aime, si toutefois on peut user du terme de *tout* dans un sujet infini, incompréhensible et très simple dans son essence.

CHAPITRE V

Combien le Chrétien est obligé d'aimer Dieu.

CELUI qui fait réflexion sur tout ce que nous venons de dire connaît assez, ce me semble, pourquoi l'on doit aimer Dieu, c'est-à-dire les

(1) *Joan. 3.* — (2) *Isa. 3.* — (3) *Joan. 14.*

sujets pour lesquels il mérite d'être aimé. Mais l'Infidèle, qui n'a point la connaissance du Fils ni du Père, ne connaît point par conséquent le Saint-Esprit, parce que, comme dit Saint Jean, *celui qui ne glorifie point le Fils ne glorifie point aussi le Père qui l'a envoyé, ni pareillement le Saint-Esprit, qui est envoyé de lui* (1). D'où il ne faut pas s'étonner si, ayant moins de connaissance, il a aussi moins d'amour; mais celui qui reconnaît Dieu pour l'Auteur de tout son être ne peut ignorer qu'il lui doit un hommage absolu de tout soi-même. A quoi donc ne serai-je point obligé, moi qui sais que Dieu n'a pas eu seulement la bonté de me donner la vie, de pourvoir abondamment à tous mes besoins, de me consoler amiablement et de prendre un soin tout particulier de ma conduite, mais encore qui le reconnais pour mon très libéral Rédempteur, et pour celui qui ne veut rien moins que me conserver et me combler d'honneur et de gloire dans toute l'éternité ? Toutes ces aimables qualités nous sont fidèlement exprimées dans les textes suivants de l'Écriture. David dit de lui *que son rachat sera très abondant* (2). Saint-Paul dit *qu'il est entré une fois dans le Sanctuaire, où il nous a mérité une rédemption éternelle* (3).

(1) *Joan.* 5. — (2) *Psalm.* 129. — (3) *Hebr.* 9.

Le même Prophète Royal, parlant de la conservation : *Il n'abandonnera point,* dit-il, *ses Élus ; ils seront conservés dans toute l'Éternité* (1). Saint Luc, voulant exprimer ses richesses et son abondance, parle en cette sorte : *Ils vous donneront une bonne mesure, si pleine et si comble qu'elle s'épanchera de tous côtés* (2). Nous lisons dans Saint Paul *que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment* (3). Et le même Apôtre, parlant de la glorification des Bienheureux, s'écrie : *Nous attendons* Jésus-Christ, *Notre-Seigneur et Sauveur, qui changera heureusement la condition de ce corps vil et abject, et le transformera en la splendeur et en la même gloire du sien* (4). Et ailleurs, il nous assure que les souffrances de cette vie n'ont rien de comparable à cette gloire immortelle de laquelle nous devons un jour être revêtus. Et enfin, écrivant aux Corinthiens : *Quoique les afflictions de ce monde soient si légères qu'elles passent en un moment, elles ne laissent pas d'opérer en nous un poids de gloire éternelle, lorsque, sans nous arrêter aux choses sensibles, nous ne portons notre esprit et nos cœurs qu'aux*

(1) *Psalm.* 36. — (2). *Luc.* 6. — (3). *I. Cor.* 2 — (4) *Phil.* 3. —

REPUBLICA DEL PARAGUAY BIBLIOTECA NACIONAL ASUNCION

biens spirituels et qui sont au-dessus de nos sens (1).

Qu'est-ce donc que je rendrai à Dieu pour toutes ses miséricordes ? La raison et l'équité naturelle veulent que celui-là se donne tout entier, et qu'il aime de toutes ses puissances son bienfaiteur duquel il tient tout ce qu'il est. Mais, certes, la foi me fait connaître que je dois d'autant plus aimer Dieu qu'il mérite d'être estimé infiniment au-dessus de moi, puisque non seulement je sais qu'il m'a donné ce que je suis, mais aussi qu'il m'a fait un présent de soi-même. Et ce qui est de plus considérable, c'est que le temps de la foi n'était pas encore arrivé. Dieu n'avait point encore paru dans la chair, il n'était point expiré sur la croix, ni sorti du sépulcre, ni retourné à son Père ; il ne nous avait pas même encore donné les preuves de cette charité incomparable de laquelle nous avons parlé ci-dessus, lorsque l'homme avait déjà reçu commandement d'aimer son Seigneur et son Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, c'est-à-dire de toute l'étendue de son être, de sa connaissance et de son pouvoir. Cependant il n'y a personne qui puisse accuser Dieu d'injustice de

(1) *II. Cor.* 4.

rappeler à soi son ouvrage et ses dons, d'autant plus que l'ouvrage ne peut jamais s'excuser d'aimer son ouvrier quand il le peut. Et pourquoi ne l'aimerait-il pas autant qu'il le peut, puisque c'est de sa même libéralité qu'il tient son pouvoir? Que si nous ajoutons à tous ces témoignages la considération d'avoir été tiré du néant et élevé à cette haute dignité de notre condition par un pur effct de sa divine bonté, il n'est rien qui nous découvre plus évidemment et la justice de celui qui demande notre amour, et l'obligation étroite que nous avons de l'aimer. Mais enfin, combien cette bonté divine parait-elle suraimable lorsque, par une surabondance de sa miséricorde, *elle sauvera et les hommes et les bêtes* (1), c'est-à-dire nous-mêmes, qui sommes justement appelés du nom de bêtes, puisque, selon le langage de David, *nous avons changé l'honneur et la gloire de notre condition en la ressemblance d'une bête qui ne se repaît que de foin, et que par notre péché nous avons été faits semblables aux animaux privés de la raison* (2). Mais si je suis redevable de tout moi-même pour le bénéfice de ma création, que pourrai-je donner de surcroît pour celui de ma réparation, et surtout d'une telle réparation? Car

(1) *Psalm.* 35. — (2) *Psalm.* 48.

ne pensez pas que j'ai été réparé avec autant de facilité que j'avais été créé; ce n'est pas seulement de moi, c'est aussi de toutes les autres créatures qu'il est écrit : *Il a dit, et ils ont été faits* (1). Mais celui qui m'a formé en disant une seule parole ne m'a pas reformé à si peu de frais; il a fallu que pour me réparer il ait dit beaucoup de choses, qu'il en ait fait de prodigieuses, et enduré de très pénibles et même de très indignes. *Qu'est-ce donc que je rendrai à Dieu pour toutes ces grâces que j'ai reçues de sa Bonté* (2)? Dans le premier bienfait il m'a donné à moi-même, et dans le second, il s'est donné à moi lui-même; et en même temps qu'il s'est donné lui-même, il m'a rendu à moi-même. Ainsi, m'ayant donné une première fois, et puis rendu une seconde à moi-même, je me dois moi-même pour moi-même, et je me dois deux fois. Et partant, que me reste-t-il à donner à Dieu pour lui-même, puisque, quand je pourrais me donner un million de fois, que suis-je, moi, en comparaison de la divine Majesté?

(1) *Psalm.* 148. — (2) *Psalm.* 115.

CHAPITRE VI

Sommaire des choses susdites.

La première chose que vous devez considérer ici, c'est de quelle manière Dieu a mérité que nous l'aimions, ou plutôt comme il mérite que nous l'aimions, sans aucune manière ni mesure. Car, pour réduire en peu de mots ce que nous avons déjà traité plus au long, c'est lui qui nous a aimés le premier, et ce sans intérêt. Un Dieu d'une Majesté infinie, de si chétives créatures, et avec tant d'excès, des sujets qui en étaient si indignes ! Ainsi, suivant ma première pensée, la véritable manière d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans bornes et sans limites. D'ailleurs, puisque l'amour qui se porte vers Dieu ne peut avoir qu'un objet immense et infini, Dieu ne pouvant être limité ni fini, je vous demande quel devrait être le terme ou la mesure de notre amour en son endroit ? Mais bien davantage, c'est qu'il n'est plus en nous de l'aimer gratuitement, l'amour que nous rendons à présent étant un devoir et une dette à laquelle nous sommes obligés de satisfaire. C'est donc l'immensité qui aime, c'est l'éternité,

c'est la charité suréminente de la science; en un mot, c'est Dieu même, *dont la grandeur n'a point de limites* (1), *dont la sagesse est infinie* (2), *et dont la paix surpasse tout entendement créé* (3). Et cependant nous penserons lui rendre le réciproque avec un amour limité? *Oui, Seigneur, je vous aimerai, vous qui êtes ma force, mon appui, mon refuge, mon Sauveur* (4); vous enfin, qui êtes tout ce qui peut faire l'objet de mes désirs et de mon amour. Mon Dieu et mon aide, je vous aimerai en reconnaissance de vos bienfaits, d'une manière à la vérité bien au-dessous de ce que je dois, mais non pas certes au-dessous de ce que je peux, puisque, quand je le pourrais autant que je le dois, je ne le saurais pourtant au delà de mon pouvoir. Mais lorsqu'il vous plaira me donner plus de force, je le pourrai sans doute plus fortement, quoique ce ne sera jamais autant que vous le méritez. *Vos yeux ont vu ma faiblesse et mon défaut, mais je sais que vous écrirez dans votre Livre tous ceux qui font ce qu'ils peuvent, quoiqu'ils ne fassent pas ce qu'ils doivent* (5). Tout ce que nous venons de dire fait assez connaître, ce me semble, comment il faut aimer Dieu, et comme il le mérite. Je dis comme il le mérite, car de dire

(1) *Psalm.* 144. — (2) *Psalm.* 146. — (3) *Phil.* 4. — (4) *Psalm.* 17. — (5) *Psalm.* 138.

combien, qui est celui qui le peut savoir ? Qui le peut dire et le comprendre ?

CHAPITRE VII

Qu'on ne peut aimer Dieu sans récompense, et que le cœur humain ne peut être rassasié des biens de cette vie.

Voyons maintenant, je vous prie, quel avantage nous pouvons retirer de cet Amour divin. Mais, hélas! combien la connaissance que nous en avons est-elle en ceci éloignée de la vérité, quoique pourtant nous ne devions pas taire ce peu que nous en connaissons, sous ombre que nous ne le connaissons pas tout à fait de la façon qu'il est. J'ai dit au commencement, lorsqu'on a demandé pourquoi et comment il fallait aimer Dieu, que cette question, *pourquoi*, contenait deux divers sens, d'autant qu'on pouvait demander par là, ou quel est le mérite en Dieu qui nous attire à son Amour, ou bien quel est l'avantage qui nous en peut revenir. Mais comme nous avons déjà traité du mérite qui est en Dieu, non pas à la vérité selon son mérite, mais selon la grâce qui nous en a été

donnée, il ne reste plus maintenant qu'à parler de l'avantage qu'en recevront ceux qui l'aiment. Il est constant qu'on ne saurait aimer Dieu sans récompense; néanmoins, il faut bien se garder de l'aimer par aucune vue de récompense. La véritable charité ne peut jamais être privée de ce qu'elle mérite; mais pourtant, *ne cherchant point ses intérêts* (1), elle fait bien connaître qu'elle n'est point mercenaire. C'est un mouvement de notre cœur très libre, et non pas un contrat d'obligation. Son acquisition et ses gains ne dépendent point d'aucune convention précédente. Elle se communique très volontairement et engendre cette même inclination dans tous les autres. Le vrai Amour est pleinement satisfait de soi-même. Il ne veut point d'autre récompense que l'objet qu'il aime; et quelque chose que vous paraissiez aimer pour l'amour d'une autre, il est certain que vous aimez absolument cette autre, qui est le but et la fin de votre amour, et non pas la première, qui ne vous sert que de moyen pour arriver à celle-ci. Saint Paul ne prêche pas l'Évangile afin de se nourrir, mais il se nourrit afin de prêcher l'Évangile, parce que c'est l'Évangile, et non pas la nourriture, qu'il aime. Le vrai

(1) *I. Cor.* 13.

Amour ne cherche point la récompense, il la mérite : et si l'on propose le prix à celui qui ne sait pas encore aimer, il est dû à l'Amour, et on le donne à la persévérance. En un mot, nous voyons dans les choses d'ici-bas qu'on se sert de promesses et de récompenses afin de persuader ceux qui témoignent de la répugnance à quelque chose, mais non pas ceux qui s'y portent de bonne volonté. Jamais on ne s'avisera de faire de grandes offres pour induire quelqu'un à faire ce qu'il désire de lui-même et de son propre mouvement. Par exemple, il n'est pas besoin de convenir de prix avec celui qui a faim ou qui a soif pour le contraindre de manger ou de boire, ni pour obliger une mère de donner la mamelle à son poupon, qui est le cher fruit de ses entrailles. Qui pourrait croire qu'il fallût gagner un homme par prières ou par argent pour lui persuader de clore sa vigne, de cultiver ses arbres, ou d'élever le bâtiment de sa maison ? Comment donc se pourrait-il faire qu'une âme amoureuse de son Dieu pût chercher quelque autre récompense de son amour que Dieu même ? Si cela arrivait, certainement il faudrait dire que ce serait cette même récompense qu'elle aimerait, et non pas Dieu.

C'est un sentiment que la Nature a gravé dans tous les êtres doués de la raison, de désirer tou-

jours ce qu'ils jugent leur être meilleur et plus convenable, et de n'être jamais satisfaits d'une chose au-dessus de laquelle ils en reconnaissent une plus parfaite qui leur manque. Celui qui possède une belle femme ne laisse pas d'en regarder une plus belle d'un œil plein de passion. Celui qui porte un vêtement précieux en souhaite encore un plus riche, et quiconque est dans l'abondance des richesses ne saurait voir un plus opulent que lui sans envie. Combien voyez-vous de personnes puissantes en possessions et en héritages, qui ne laissent pas tous les jours d'acquérir de nouvelles terres, et d'étendre leurs limites par une convoitise qui n'a jamais de fin ? Vous en verrez d'autres qui sont logés dans de superbes palais dont la grandeur approche de la magnificence royale, et qui néanmoins achètent continuellement de nouveaux emplacements pour accroître leurs édifices, ne faisant autre chose qu'édifier, détruire et changer incessamment, tantôt des ronds en carrés, et des carrés en ronds, par une curiosité importune qui ne leur donne point de repos. Que dirai-je de ceux qui sont élevés dans les plus grandes charges? Ne voyons-nous pas que, poussés d'une ambition insatiable, ils emploient tout ce qu'ils ont de force et d'industrie pour monter encore à un plus haut degré

d'honneur? En un mot, on ne trouve jamais la fin de tous ces vains désirs, parce qu'il ne se rencontre rien en eux qui soit souverainement et uniquement bon. Il n'y a donc pas de quoi s'étonner si celui qui ne peut trouver son repos hors du souverain bien demeure toujours dans le trouble et dans l'inquiétude au milieu de ces biens défectueux et périssables. Mais ce qui marque une extrême folie, c'est de souhaiter continuellement des choses qui ne sont pas seulement incapables de rassasier, mais qui ne peuvent pas même arrêter votre appétit, puisque la jouissance de celles que vous possédez déjà n'empêche point que vous ne désiriez avec ardeur les autres que vous ne possédez pas encore, et que vous ne soupiriez sans cesse et sans repos après celles qui vous manquent. De là vient que l'esprit de l'homme, errant et vagabond, se tourmente inutilement après la poursuite des vains plaisirs de ce monde et n'est jamais content, parce que tout ce que son avidité lui a pu faire engloutir lui semble très peu de chose en comparaison de ce qu'il lui reste encore à dévorer, et parce qu'il passionne les choses qui lui manquent avec plus d'inquiétude qu'il n'a de plaisir à posséder celles dont il a déjà la jouissance. Et de vrai, qui est celui qui peut posséder universellement toutes choses?

Mais bien davantage, c'est que ce peu de bien que quelqu'un a gagné par tant de sueurs et de peine qu'il possède avec tant de peine et d'appréhension il sait infailliblement qu'il le lui faudra perdre dans quelque temps avec beaucoup de douleur, quoiqu'il ne sache pas au vrai le jour infortuné de sa perte. Voilà le droit chemin que la volonté pervertie de l'homme s'efforce de tenir pour arriver à ce qui est de plus excellent; voilà de quelle manière elle court après ce qui la peut rassasier; ou plutôt vous voyez comme par ces détours et ces labyrinthes la vanité se joue de son inconstance, et la malice est trompée par elle-même. Mais si par ce moyen vous prétendez l'accomplissement de tous vos désirs, je veux dire si vous croyez rencontrer un bien dont la possession soit suffisante pour ne plus rien désirer autre chose, je vous demande, pourquoi donc en chercher une infinité d'autres? Vous courez incessamment par des chemins dangereux et difficiles, et vous ne voyez pas que la mort vous surprendra auparavant que vous puissiez arriver par ces détours à la fin et au but de vos prétentions.

C'est dans ce malheureux cercle que les impies marchent toujours, désirant bien naturellement ce qui est capable d'arrêter leur appétit, mais rejetant follement ce qui les peut approcher de leur

fin. Je dis de la fin qui est le comble de leur perfection, mais non pas de celle qui cause leur ruine et leur destruction. Ceux-là, donc qui, attirés plutôt par la vaine apparence des créatures que par la beauté réelle du Créateur, cherchent premièrement de se satisfaire dans la poursuite des choses d'ici-bas, au lieu d'employer tous leurs soins pour posséder le Seigneur de toutes les créatures, ceux-là, dis-je, font bien voir qu'ils soupirent continuellement après le terme de leur dernière félicité; mais en prenant le change, ils se consomment dans des travaux infructueux, qui ne leur donneront jamais l'accomplissement de leurs désirs. Il est vrai pourtant qu'ils pourraient enfin parvenir à cette heureuse possession de Dieu, s'ils pouvaient un jour venir à bout de toutes leurs prétentions, et qu'il se pût trouver un homme qui possédât lui seul toutes choses sans posséder celui qui en est l'auteur et le principe. Car, suivant cette loi de sa convoitise qui lui faisait souhaiter avec ardeur les choses qu'il n'avait point, sans faire cas de celles qu'il avait déjà, et qui l'empêchait de gouverner celles qu'il possède à cause qu'il est privé des autres qu'il ne possède pas, sans doute que se voyant en possession de tout ce qui est au Ciel et en la Terre, et n'en faisant aucune estime, il ne songerait plus qu'à l'acquisition de celui-là

seul qui lui manquerait, qui est le vrai Dieu et le Souverain de toutes choses ; sans doute qu'alors il s'arrêterait absolument, parce que, comme hors de Dieu il n'aurait trouvé aucun repos qui fût capable de l'arrêter, aussi ne trouverait-il au delà du même Dieu aucune agitation qui le pût troubler. O qu'il dirait bien volontiers avec le Prophète-Roi : *Tout mon bonheur est de m'attacher à Dieu* (1) ! Qu'il dirait avec grande ferveur : *Qu'y a-t-il dans le Ciel ou sur la Terre que je puisse désirer, sinon Vous, ô mon Seigneur, qui êtes le Dieu de mon cœur et le partage de mon âme pour toute l'éternité* (2) ? Par ce moyen donc, comme nous venons de dire, les plus ardents parviendraient à la jouissance du souverain bien, si auparavant ils pouvaient posséder tout ce qu'ils désirent hors de ce même bien.

Mais parce que cette possession universelle n'est pas possible à un seul homme, tant à cause de la brièveté de la vie que pour la faiblesse de ses forces et le grand nombre de ses compétiteurs, de là vient que ceux qui prétendent à la jouissance de tout ce qu'ils désirent travaillent beaucoup, mais en vain, et ne peuvent jamais arriver à la fin de toutes leurs prétentions. Et plût à Dieu qu'ils

(1) *Psalm.* 72. — (2) *Ibid.*

se contentassent de posséder toutes choses seulement en esprit, et non par expérience! De cette sorte ils viendraient aisément à bout de leurs desseins, et ne perdraient pas toute leur peine. Aussi l'esprit de l'homme, qui est d'autant plus prompt qu'il est plus subtil que les sens corporels, lui a été donné expressément afin qu'il les prévînt en toutes choses, et qu'ils ne pussent pas se porter à quoi que ce soit, que premièrement l'esprit ne l'eût jugé utile et profitable. C'est ce que Saint Paul a voulu dire par ces paroles : *Examinez bien toutes les choses, et puis retenez ce que vous avez jugé de meilleur* (1). Faisant voir par là qu'il appartient à l'esprit d'ordonner de toutes choses avec prudence, et de ne permettre pas que les sens accomplissent ce qu'ils désirent que conformément au jugement qu'il en aura lui-même porté. Que si vous en usez d'une autre manière, il est certain que vous n'arriverez jamais à la *Montagne du Seigneur, et que vous ne demeurerez point dans le séjour de la Sainteté* (2), puisque, ne vous laissant conduire que par les sens, à la façon des bêtes, et votre raison devenant tout à fait oisive, sans leur apporter la moindre résistance, vous faites bien connaître que

(1) *I. Thes.* 5. — (2) *Psalm.* 23.

vous avez reçu en vain une âme si noble et si excellente par le don de la raison comme est la vôtre.

Ainsi, lorsque la raison ne prévient point les pas de ceux qui courent, ils s'écartent toujours du vrai chemin ; et, parce qu'ils ne veulent pas suivre le conseil de l'Apôtre, *ils courent en vain et n'emportent jamais le prix* (1). Et quand est-ce, en effet, qu'ils pourraient l'emporter, puisqu'ils n'y prétendent qu'après la jouissance de toutes choses ? Or, qui ne voit que de prétendre premièrement à cette possession universelle, c'est prendre un chemin tout à fait égaré, et se jeter dans un labyrinthe dont on ne peut jamais sortir ?

Certainement l'homme juste ne se comporte pas de la sorte ; car, entendant parler de la mauvaise conduite de ceux qui s'arrêtent dans ces détours (en effet, la plupart du monde marche dans la voie large qui conduit à la mort), il tient toujours le chemin royal, sans se détourner ni à droite ni à gauche. Ce qui est conforme au sentiment du prophète Isaïe, qui dit que *la voie du juste est droite, et que le chemin par où il marche n'a point de détour* (2). Ce sont ceux-là qui, ayant

(1) *I. Cor.* 9. — (2) *Isa.* 26.

BIBLIOTECA BLAS GARAY

trouvé une voie courte et salutaire, ont assez d'adresse et de prudence pour éviter ces grands circuits fâcheux et inutiles, et qui, faisant élection de la parole abrégée et abrégeante, bien loin de souhaiter tout ce qui se présente à eux, ne songent plus qu'à vendre ce qu'ils possèdent et le donner aux pauvres. *Heureux* véritablement *ces pauvres de l'Évangile, parce que le Royaume des Cieux leur appartient* (1). Il est bien vrai que tous s'efforcent de courir, mais il y a grand discernement à faire entre les tenants de cette lice. *Le Seigneur*, dit le Prophète, *connait la voie des justes; mais le chemin des impies périra* (2). Or, la raison pourquoi *la médiocrité est plus avantageuse à l'homme juste que l'abondance des pêcheurs* (3), c'est que, comme dit fort bien le Sage, et le fol même l'expérimente, *celui qui aime les richesses n'en sera jamais rassasié* (4), *mais ceux qui ont faim et soif de la justice trouveront l'assouvissement de leurs appétits* (5). En effet, la justice est l'aliment vital et naturel de l'esprit doué de la raison, mais les richesses ne sont point capables de satisfaire et diminuer son avidité, non plus que le vent de rassasier le ventre qui est pressé de la faim. Si vous voyiez un

(1) *Matth.* 5. — (2) *Psalm.* 1. — (3) *Psalm.* 36. — (4) *Eccles.* 5. — (5) *Matth.* 5.

homme la bouche ouverte au vent, qui s'efforçât d'humer l'air à pleines gorgées pour apaiser la faim dont il serait tourmenté, il est certain que vous le prendriez pour un insensé. Or, ce n'est pas une moindre folie de croire que les choses corporelles soient plus capables de rassasier que d'enfler un esprit qui est doué de la raison. Et de fait, quel rapport y a-t-il du corps à l'esprit ? Tout de même donc que celui-là ne peut pas se repaître des choses spirituelles, de même celui-ci ne saurait être pleinement satisfait des choses corporelles. *Mon âme,* s'écriait David, *bénis le Seigneur qui comble tes désirs de ses biens* (1). C'est lui effectivement qui la rassasie de biens, qui l'excite au bien, qui la conserve dans le bien, qui la prévient, la soutient et la remplit. En un mot, c'est lui-même qui est le principe aussi bien que l'objet et le terme de tous ses désirs.

Quand j'ai dit ci-dessus que la cause qui nous devait faire aimer Dieu était Dieu même, j'ai avancé une vérité de laquelle on ne doit nullement douter, puisqu'il est véritablement et la cause efficiente et la finale de cet Amour. C'est lui qui en fournit le sujet, qui en forme l'affection et qui en perfectionne le désir. Il a fait lui-

(1) *Psalm.* 102.

même, ou plutôt il a été fait l'objet de notre amour, et afin qu'on ne l'ait pas aimé en vain, notre espérance s'attend un jour de l'aimer encore avec plus de bonheur. C'est son amour qui prépare et qui récompense le nôtre, qui le prévient par sa bonté, qui fait qu'on lui réciproque avec justice, et dont l'attente est pleine de douceur et de suavité. Il est riche et libéral à l'endroit de tous ceux qui l'invoquent, quoiqu'il ne puisse donner rien de meilleur que soi-même. Il s'est donné pour faire notre mérite ; il se réserve pour être notre récompense ; il se présente pour servir de nourriture aux âmes saintes, et il se livre soi-même pour retirer les esclaves de leur captivité. *O Seigneur, que vous êtes bon à l'âme qui a soin de vous chercher* (1)! Et que serez-vous donc à celle qui vous aura trouvé ? Mais ce qui est admirable en ceci, c'est que personne ne saurait vous chercher que premièrement il ne vous ait trouvé; de sorte que vous voulez qu'on vous trouve afin de vous chercher, et qu'on vous cherche afin de vous trouver. Il est vrai qu'on peut bien vous chercher et aussi vous trouver ; mais on ne saurait vous prévenir. Car, bien que nous protestions avec David que *notre prière vous ira trouver dès le grand matin* (2), ce ne sera pour-

(1) *Thren.* 3. — (2) *Psalm.* 87.

tant qu'une prière toujours tiède et languissante, jusques à ce qu'elle ait été prévenue de votre inspiration. Mais il est temps de parler du principe et de la source de notre amour, puisque jusqu'à présent nous n'avons traité que de sa fin et de sa consommation.

CHAPITRE VIII

Du commencement de notre amour, ou du premier degre de l'amour, par lequel l'homme s'aime pour soi-même.

L'AMOUR est une des quatre passions qui nous sont données de la Nature, lesquelles étant d'elles-mêmes assez connues, il serait superflu de les nommer chacune en particulier. Mais certainement il serait de la justice même que les premiers usages de la Nature fussent employés premièrement à la reconnaissance et au service de l'Auteur de la Nature. C'est pour cela que JÉSUS - CHRIST a dit dans l'Évangile que le premier et le plus grand de tous les commandements était celui de l'amour envers Dieu. *Vous aimerez,* dit-il, *le Seigneur votre Dieu* (1). Cependant, comme la

(1) *Matth.* 22.

Nature est fragile et faible, il faut que la nécessité même commande de lui rendre ce premier devoir. Ainsi cet amour est charnel, par lequel l'homme avant toutes choses s'aime soi-même pour soi-même. Et c'est ce que veut dire Saint Paul par ces paroles : *Premièrement, ce qui est animal précède, puis après ce qui est spirituel* (1). Ce n'est pas pourtant un commandement qui nous es donné, mais une impression secrète qui est gravée dans le fond de la nature; car, comme dit le même Apôtre : *Qui est celui qui a jamais eu de la haine pour son propre corps* (2) ? Que si cet amour, comme il arrive souvent, devient excessif, et que, ne voulant pas se contenir dans les bornes de la nécessité, il prenne l'essor et se jette éperdument dans les vastes campagnes de la volupté, son excès se trouve aussitôt réprimé par le second commandement qui lui est fait : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même;* et cela fort justement, n'étant pas raisonnable que celui qui est participant de sa même nature ne le soit pas aussi de sa grâce, et surtout de celle qui lui est connaturelle. Or, si l'homme se trouve surchargé, non pas d'assister son prochain dans ses besoins, mais de le servir dans ses plaisirs, il faut premiè-

(1) *I. Cor.* 15. — (2) *Ephes* 5.

rement qu'il travaille lui-même à retrancher les siens, à moins qu'il ne veuille passer pour transgresseur de la Loi. Je veux bien qu'il se traite avec toute la douceur qu'il lui plaira, pourvu qu'il ne s'oublie pas de faire un pareil traitement à son prochain. Cependant, ô homme! c'est un merveilleux avantage pour toi, de ce que la loi de la vie et de la conduite te donne un frein de tempérance et de modération, de peur que, *suivant tes concupiscenses*, tu ne périsses, et que tu n'emploies les biens que tu as reçus de la Nature pour servir à la volupté, qui est l'ennemie mortelle de ton âme. N'est-il pas bien plus juste et plus honorable d'en faire part à ton semblable, je veux dire à ton prochain, que non pas à ton ennemi? Que si, selon l'avis du Sage, *tu renonces à tes plaisirs* (1), et que, suivant la doctrine de l'Apôtre, *tu te contentes du vivre et du vêtir* (2), sans doute tu ne trouveras pas beaucoup de peine à retirer ton cœur, peu à peu des affections charnelles, qui sont absolument contraires au salut de ton âme, et je ne crois pas que tu fasses difficulté d'accorder à ton semblable ce que tu retranches à ton ennemi. Ainsi ton amour ne sera pas seulement tempérant, il sera encore juste, lorsque tu emploieras aux

(1) *Eccles.* 18. — (2) *I. Tim.* 6.

besoins de tes Frères ce que tu soustrais à tes propres plaisirs; et de charnel qu'il était auparavant, il deviendra raisonnable à mesure qu'il se rendra plus communicatif et libéral envers les autres. Mais si, en faisant part de tes biens au prochain, tu viens toi-même à manquer des choses qui te sont nécessaires, que penses-tu qu'il faudra faire en cette rencontre? Saint Jacques te l'apprend en sa première Épître : *Il faut t'adresser à Dieu avec une entière confiance, et demander à celui qui donne à tous avec profusion et sans reproche, qui ouvre les mains de sa toute-puissance, et remplit de ses bénédictions tous les animaux de la terre* (1). Car on ne peut nullement douter que celui qui a la bonté de donner à plusieurs les choses dont ils se peuvent bien passer, puisse dénier les nécessaires à celui qui se trouve dans l'extrémité. Mais, pour nous donner encore plus d'assurance de cette vérité, il nous engage sa parole dans l'Évangile, et promet absolument les choses nécessaires à celui qui se retranchera des superflues, et qui aimera son prochain. *Cherchez premièrement*, dit-il, le *Royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront infailliblement données* (2). Or, c'est proprement chercher le

(1) *Psalm.* 144. — (2) *Luc.* 12.

Royaume de Dieu et sa grâce contre la tyrannie du péché, d'aimer mieux se soumettre aux lois de la modestie et de la sobriété, que de souffrir la domination du péché dans votre corps; et c'est aussi chercher la justice, de faire part des présents que vous avez reçus de la Nature à celui qui est participant de la même nature que vous.

Mais pour arriver à la perfection de la justice dans l'amour du prochain, il faut nécessairement que ce soit Dieu même qui soit le motif de cet amour. Et en effet, comment peut-on l'aimer avec pureté d'intention, si on ne l'aime pas en Dieu? Et comment peut-on l'aimer en Dieu, à moins que Dieu même ne soit aimé? Il faut donc aimer Dieu, premièrement que d'aimer le prochain en lui. Or Dieu, qui est l'auteur de tout bien, est aussi la cause de l'amour que nous avons pour lui-même, et voici comment : c'est que celui qui est l'auteur de la Nature en est aussi le protecteur, parce qu'il l'a tracée de telle façon que, comme elle n'a pu sortir de son néant que par lui, aussi ne saurait-elle subsister absolument sans lui : d'où vient qu'elle a besoin, pour se conserver, de l'assistance continuelle, de celui qui lui a donné son premier Être. Ainsi, de peur que la créature ne vienne à se méconnaître, et s'attribuer ce qu'elle n'a reçu que de son Créateur, ce même Créateur, par un

conseil très sage et salutaire à l'Homme, veut que cet homme soit affligé et accueilli de traverses et de misères, afin que, l'homme venant à manquer de force et de courage et se voyant secouru de Dieu, Dieu soit justement honoré par l'homme qui tient sa délivrance de sa divine Bonté. C'est ce qu'il nous enseigne au Psaume 49 : *Implore mon assistance au jour de ton affliction, et je te délivrerai, et tu m'honoreras.* Par ce moyen, l'homme animal et charnel, qui ne savait ce que c'était que d'aimer un autre que soi-même, commence aussi d'aimer Dieu pour son intérêt, connaissant par sa propre expérience que c'est en lui seul qu'il peut tout, et que sans lui il ne peut rien; ce qui lui est tout à fait avantageux.

CHAPITRE IX

Du second et troisième degré de l'Amour.

VOILA donc l'homme qui commence déjà d'aimer Dieu; mais ce n'est encore que pour son propre intérêt, et non pas pour Dieu même. C'est néanmoins quelque espèce de sagesse de savoir ce que vous pouvez avec la grâce de Dieu, et d'avoir soin

de ne point offenser celui qui a la bonté de vous préserver de tout mal. Mais si vous vous trouvez souvent attaqué par les déplaisirs et les afflictions de cette vie, et qu'autant de fois que vous aurez eu recours à Dieu, vous ayez autant de fois été délivré par sa divine miséricorde, ne faut-il pas que votre cœur, fût-il de bronze ou de pierre, s'amollisse à la vue de cette Bonté de votre Sauveur, et que vous l'aimiez dorénavant, non plus pour votre intérêt seulement, mais encore pour l'amour de lui-même? En effet, les misères continuelles dont l'homme se voit nécessairement accueilli l'obligent sans cesse de continuer ses instances envers Dieu, et de s'approcher de lui plus fréquemment; en s'approchant de lui, le goûter plus intimement; et en le goûtant, éprouver combien le Seigneur est doux à ceux qui l'aiment. Et de là vient que cette suavité divine que nous avons déjà goûtée a souvent beaucoup plus de force pour nous attirer à aimer Dieu purement, que non pas le propre besoin qui nous presse; si bien qu'à l'exemple des Samaritains, qui disaient à cette femme de Samarie qui leur apporta les nouvelles de la venue du Messie : *Nous ne croyons plus à cause de ce que tu nous en as rapporté, mais nous avons entendu nous-mêmes, et nous savons assurément que c'est lui qui est le vrai Sauveur du*

monde (1). A leur exemple, dis-je, nous adressant à notre corps, nous devons à plus juste titre lui tenir ce langage : Sache, ô misérable chair! que nous aimons Dieu, non plus pour le besoin que tu as de son assistance, mais parce que nous avons goûté en personne, et que nous savons par nous-mêmes que c'est un Seigneur plein de douceur et de bonté. Certes, la nécessité rend souvent la chair éloquente, et elle nous raconte avec agrément le bienfait dont elle a ressenti la douceur par expérience; mais l'homme qui se trouve dans cette heureuse disposition dont nous venons de parler n'aura pas grande difficulté d'accomplir le commandement qui lui est fait d'aimer son prochain, puisqu'aimant Dieu véritablement, il est d'une conséquence nécessaire qu'il aime les choses qui appartiennent à Dieu. Il aime chastement, et par conséquent il obéira sans peine à un commandement tout chaste, *s'étudiant*, comme dit Saint Pierre, *de purifier son cœur de plus en plus sous l'obéissance de la charité* (2). Il aime avec justice, et partant il ne saurait qu'il n'embrasse avec plaisir une loi juste. D'ailleurs, si cet amour est agréable, ce n'est pas sans sujet, puisqu'il est gratuit et sans intérêt. Il est chaste, parce qu'il n'est

(1) *Joan.* 4. — (2) *Pet.* 2.

pas seulement dans les paroles et sur le bord des lèvres, mais il se fait connaître par les œuvres et dans la vérité. Il est juste, parce qu'il est rendu de la même manière qu'il a été reçu, n'étant pas possible que celui qui aime avec justice se porte à aimer d'une autre façon que de celle dont il se voit aimé, de sorte qu'il fait tous ses efforts pour rendre le réciproque; et comme JÉSUS-CHRIST n'a point cherché ses intérêts, mais les nôtres et nos propres personnes, ausssi n'aime-t-il que les intérêts de JÉSUS-CHRIST et non pas les siens. C'est ainsi qu'aime celui qui dit : *Bénissez le Seigneur, parce qu'il est bon* (1). Celui qui loue le Seigneur, non pour la bonté qu'il lui témoigne par ses bienfaits, mais pour la bonté qu'il possède en lui-même, celui-là vraiment aime Dieu pour Dieu même, et non pour son intérêt. Mais celui-ci n'aime pas de cette sorte, duquel il est écrit : *Il vous bénira lorsque vous lui ferez du bien* (2). Donc, le troisième degré d'amour est celui par lequel on vient à aimer Dieu pour lui-même.

(1) *Psalm.* 117. — (2) *Psalm.* 48.

BIBLIOTECA NACIONAL REPÚBLICA DEL PARAGUAY BLAS GARAY

CHAPITRE X

Du quatrième degré de l'Amour, par lequel l'homme ne s'aime plus que pour Dieu.

Heureux celui qui a mérité d'arriver à ce quatrième degré, où l'homme ne s'aime plus soi-même que pour Dieu ! C'était dans ce sentiment que David disait : *Votre justice, ô mon Dieu ! est semblable aux plus hautes montagnes* (1). En effet, cet amour est une montagne pour sa hauteur, *mais une montagne de Dieu des plus élevées* (2). *Montagne, certes, grasse et abondante* (3). *O qui est est celui qui pourra monter cette montagne du Seigneur* (4) ? *Qui est-ce qui me donnera des ailes de colombe, afin que j'y vole et que j'y prenne mon repos, puisque c'est un lieu tout pacifique, une vraie demeure de Sion et un séjour de paix* (5) ? *Ah ! misérable que je suis ! pourquoi faut-il que le temps de mon exil ait été prolongé* (6) ? Mais quand est-ce que la chair et le sang, que ce vase de fange et de boue, et ce Tabernacle de terre pourra comprendre toutes ces merveilles ? Quand

(1) *Psalm.* 35. — (2) *Psalm.* 67. — (3) *Psalm* 23. — (4) *Psalm.* 44. — (5) *Psalm.* 75. — (6) *Psalm.* 119.

est-ce que l'homme se trouvera dans ces amoureux transports, en sorte que son esprit demeure si fort enivré de l'Amour divin, qu'il vienne à s'oublier soi-même ? que, s'étant comme perdu dedans soi-même, il n'ait plus de pensée que pour être tout à Dieu ? que, s'unissant parfaitement à lui, il ne soit plus *qu'un même esprit avec lui* (1) ? et enfin, qu'il puisse dire comme le Prophète-Roi : *Ma chair et mon cœur ont été comme réduits au néant, mais vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage, ô Seigneur ! pour toute l'Éternité* (2) ? Certainement, celui qui a eu le bonheur de ressentir quelque chose de semblable en cette vie mortelle, quand ce ne serait que rarement, ou même une seule fois et en passant, et moins encore que la durée d'un moment, celui-là, dis-je, peut être avec juste raison appelé saint et bienheureux. Car, en effet, vouloir bien vous perdre en une certaine manière comme si vous n'étiez plus ; devenir tout à fait insensible en vous-même ; être tellement vide de vous-même que vous soyez réduit presque au néant, ce n'est point assurément l'état d'un habitant de la Terre, mais d'un citoyen du Ciel. Que si d'aventure il se trouve quelqu'un de ce bas monde qui soit assez heureux

(1) *I. Cor.* 6. — (2) *Psalm.* 72.

pour entrer dans cet état, quand ce ne serait qu'en passant et un moment, comme nous avons dit, en même temps la perversité du siècle devient jalouse de son bonheur ; il est combattu par la malice du jour, appesanti par le faix de ce corps mortel, importuné par les besoins de la chair ; la faiblesse de la corruption ne le peut supporter, et surtout la charité fraternelle l'en retire par une violence encore plus inévitable. Ainsi il est contraint de retourner en soi-même , de reprendre ses premières brisées, et de s'écrier pitoyablement avec le prophète Isaïe : *Seigneur, je souffre violence. Prenez, s'il vous plaît, ma défense en main* (1) ; ou bien de se lamenter avec l'Apôtre en ces termes : *Infortuné que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort* (2) ?

Au reste, comme l'Écriture nous apprend que Dieu a fait toutes choses pour lui-même, il est certain aussi que la créature viendra un jour à se conformer et entrer dans ce même sentiment de son Créateur. Mais il faut que nous-mêmes nous ayons déjà ce désir et cette affection, et que, comme Dieu a voulu que toutes choses fussent créées pour sa gloire, qu'ainsi nous ne voulions pas nous-mêmes vivre en ce monde, ni chose

(1) *Isa.* 38. — (2) *Rom.* 7.

aucune, sinon pour l'amour de lui, c'est-à-dire pour l'accomplissement de sa seule volonté, et non pas pour la recherche de notre propre satisfaction. Pour lors, toute notre joie sera non pas tant d'apercevoir la fin de nos misères, ou le commencement de notre bonheur, comme de voir sa volonté accomplie en nous et par nous. C'est la demande que nous lui faisons tous les jours dans l'Oraison dominicale : *Seigneur, que votre volonté s'accomplisse en la Terre comme au Ciel* (1). O amour chaste et saint! ô charité douce et agréable! ô intention pure et désintéressée de la volonté humaine! mais certes d'autant plus désintéressée et plus pure, qu'elle ne retient en soi aucun mélange de propriété; d'autant plus douce et plus agréable, qu'elle ne ressent plus rien que de divin. Certainement c'est être tout divinisé que de se trouver en cet état; car tout de même qu'une goutte d'eau versée dans une quantité de vin semble perdre tout son être en même temps qu'elle prend la saveur et la couleur du vin; de même qu'un morceau de fer tout embrasé et tout pénétré du feu, étant dépouillé de sa propre et première forme, ressemble parfaitement au même feu; et de même encore que l'air de toutes parts éclairé de la lumière

(1) *Matth.* 6.

du soleil devient si fort semblable à cette même clarté de la lumière, que vous le prendriez plutôt pour la lumière même que pour un air pénétré de la lumière, ainsi toute la volonté humaine dans les Bienheureux, par une certaine manière qui ne se peut exprimer, viendra pour lors à se fondre et se perdre en elle-même, et deviendra par ce moyen toute transformée en la volonté de Dieu. Et en effet, si cela n'était pas de la sorte, comment pourrait-on dire avec vérité que Dieu serait toutes choses en tous, s'il restait encore dans l'homme quelque chose du même homme? Il est vrai que la même substance demeurera, mais elle se trouvera dans toute une autre forme, dans une autre gloire et dans une autre puissance. Mais quand est-ce que se fera cet heureux changement? Qui aura le bonheur de le voir? Qui en aura la jouissance? *Quand viendra le temps que je paraîtrai devant la face de Dieu* (1)? *Mon Seigneur et mon Dieu, vous savez les désirs de mon cœur; il vous a dit avec quelles ardeurs ils vous cherchent, et j'espère aussi que je vous trouverai après tant de poursuites* (2). Quoi! ne verrai-je point votre saint Temple? Je sais à la vérité que ce commandement d'amour, *vous aimerez le Seigneur votre Dieu de*

(1) *Psalm.* 41. — (2) *Psalm.* 26.

tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces (1), ne pourra jamais s'accomplir dans sa dernière perfection jusqu'à ce que le cœur de l'homme ne soit plus obligé de songer à son corps, que son âme cesse de s'occuper après lui par les soins continuels de ses opérations vitales et sensitives, et que sa vertu, étant affranchie de ses importunités ordinaires, se trouve entièrement fortifiée par la puissance de son Dieu. La raison est qu'il n'est pas possible de recueillir parfaitement toutes ces choses en Dieu, et les tenir toujours attachées et unies à sa divine présence, tandis qu'elles sont nécessitées de soigner et de servir ce corps mortel dans ses infirmités et dans ses misères. C'est pourquoi, comme ce quatrième degré de l'amour ne peut s'obtenir par tous les efforts de l'industrie humaine, mais qu'il est donné par la puissance de Dieu, qui en fait présent à qui lui plaît, il ne faut pas que l'âme espère de le posséder, ou plutôt d'y être possédée de Dieu, sinon après que son corps sera devenu spirituel et immortel, jouissant de sa perfection dernière, exempt de tous troubles et entièrement soumis à l'esprit. Pour lors, dis-je, elle parviendra aisément à ce suprême degré, lorsque, sans être ni retenue par les plaisirs

(1) *Luc.* 10.

des sens, ni abattue par les misères de la vie, elle n'emploiera tous ses efforts et tous ses soins que pour entrer dans la joie de son Seigneur. Mais n'aurions-nous pas sujet de croire que les saints martyrs ont obtenu cette faveur, au moins en partie, lors même qu'ils habitaient encore dans ces corps victorieux et triomphants? Certes il fallait bien que l'amour dont ces belles âmes étaient éprises fût extrêmement puissant, de leur faire ainsi exposer leurs propres corps avec un mépris si étrange des plus horribles tourments; et quoiqu'il ne se pût faire que le ressentiment d'une douleur très aiguë ne troublât quelquefois la sérénité de leur visage, jamais pourtant il n'a été capable d'ébranler leur constance. Mais que dirons-nous d'elles, à présent qu'elles sont séparées de leurs corps? Pour moi, je crois qu'elles sont toutes plongées et toutes abîmées dans cet océan infini de la gloire éternelle et de l'éternité glorieuse.

CHAPITRE XI

Que la parfaite béatitude des âmes est réservée au temps de la Résurrection.

Mais si ces âmes, comme personne ne le nie, voudraient déjà se voir réunies à leurs corps, ou

si elles en conservent toujours l'espérance et le désir, c'est une preuve manifeste qu'elles ne sont pas encore arrivées dans le dernier état de leur perfection, puisqu'elles retiennent toujours quelque inclination secrète qui attire et leurs pensées et leurs désirs vers l'objet qu'elles souhaitent; c'est pourquoi, jusques à ce que l'empire de la mort ait été tout à fait détruit par la victoire des corps glorieux, et que cette lumière qui ne doit jamais s'eclipser ait entièrement occupé les ombres de la nuit et des ténèbres, en rendant les corps ressuscités tous resplendissants de la gloire immortelle, il ne faut pas croire que les âmes puissent absolument s'abandonner et se transformer totalement en Dieu, parce que, se trouvant encore attachées à leurs corps, sinon par les opérations de la vie et des sens, au moins par les liens très étroits de l'amour naturel, elles ne veulent ni ne peuvent jouir sans eux de leur parfaite béatitude. Ainsi ces âmes, n'étant pas pleinement satisfaites, ne pourront jamais arriver au terme de leur félicité achevée qu'après le rétablissement de leurs corps dans la gloire. Et certainement l'esprit ne souhaiterait pas avec tant de passion cette compagnie de la chair, si elle ne lui était absolument nécessaire pour jouir parfaitement de sa dernière béatitude; mais il sait bien

qu'il ne peut quitter ni reprendre son corps sans en tirer de notables avantages. *La mort des Saints*, dit le Prophète Royal, *est précieuse devant Dieu* (1). Que si la mort est précieuse, qu'est-ce que ne sera point la vie, et une vie telle que celle de l'éternité ? Il ne faut donc pas s'étonner si le corps qui est déjà dans la gloire contribue si fort à la félicité de l'esprit, puisqu'étant encore dans l'infirmité et dans la corruption, il ne lui a pas peu servi pour arriver à son bonheur éternel. O que l'Apôtre nous apprend une belle vérité quand il dit que *toutes choses coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu* (2), puisque le corps dans son infirmité ne sert pas seulement à l'âme qui aime Dieu, mais aussi qu'étant mort et ressuscité, il lui est encore nécessaire pour acquérir sa dernière perfection ! En effet, ne voyons-nous pas que dans l'état de ses misères il lui a servi avantageusement pour opérer des fruits dignes de pénitence ; que par sa mort il lui a procuré son repos, et enfin que par sa résurrection, il doit donner le dernier accomplissement à sa béatitude ? Et partant, c'est avec juste raison que l'âme ne veut point jouir de son dernier bonheur tandis qu'elle se voit séparée de celui qui a si fort contribué à la rendre bien-

(1) *Psalm.* 115. — (2) *Rom.* 8.

heureuse dans tous les états où ils ont été de compagnie. Certes, il faut avouer que ce corps est un bon et fidèle coadjuteur de l'esprit qui se porte au bien, puisqu'il lui est ou très utile lorsqu'il lui est à charge, ou qu'il le décharge sitôt qu'il cesse de lui être utile, ou bien qu'il le sert avec avantage, quoiqu'il ne le charge aucunement. Le premier état est pénible, à la vérité, mais il est profitable; le second est stérile, mais il n'est pas onéreux, et le troisième est tout plein de bonheur et de gloire. Écoutez un peu l'Époux qui nous invite à ces trois différents états, dans le Cantique des Cantiques : *Mangez*, dit-il, *mes amis; buvez et vous enivrez, mes bien-aimés* (1). Voyez comme il appelle ceux qui travaillent ici-bas avec leur corps afin de recevoir leur nourriture; comme il invite à un breuvage délicieux ceux qui ont dejà laissé leur corps dans le sépulcre, et comme il oblige même de s'enivrer ceux qui reprennent leur corps après la Résurrection. Aussi est-ce pour cela qu'il les nomme ses très chers et bien-aimés, c'est-à-dire tous remplis d'amour et de charité. En effet, il y a cette différence entre ceux qu'il appelle ses très chers et ceux qu'il nomme simplement ses amis, que ceux-ci, qui gémissent encore sous le

(1) *Cant.* 5.

faix de la chair, sont appelés amis, à cause de l'amour dont leur cœur est actuellement épris, au lieu que les autres, qui sont dégagés de ces liens corporels, se voient d'autant plus chéris et aimés qu'ils sont dans un état bien plus avantageux pour aimer que les premiers; mais sur tous les troisièmes, qui sont déjà revêtus de la seconde Étole de l'immortalité par la reprise de leurs corps tout resplendissants de gloire, méritent justement d'être appelés, et sont effectivement, très chers, parce que, n'ayant plus rien de propre en eux qui les puisse attirer ni retenir ailleurs, ils se trouvent dans une entière et parfaite liberté d'aimer uniquement leur Souverain. Or, les deux précédents états ne peuvent aucunement s'attribuer cet avantage, puisque, dans le premier, l'esprit se trouve chargé du corps qui lui fait de la peine, et dans le second, qu'il conserve toujours pour lui une inclination secrète qui lui donne un désir continuel de sa réunion.

Dans le premier état, l'âme juste ne manque pas de nourriture; mais hélas! elle ne la gagne qu'*à la sueur de son front* (1), parce que, demeurant encore dans la chair, elle marche toujours parmi les obscurités de la foi, laquelle étant

(1) *Genes.* 3.

morte sans les œuvres, il faut nécessairement qu'elle travaille par les mouvements de la charité, dont les seules actions font toute sa nourriture, suivant cette parole du Fils de Dieu : *Ma viande est de faire la volonté de mon père* (1).

Dans le second état, l'âme, se trouvant dépouillée de son corps, n'est plus véritablement nourrie du pain de douleur : on lui permet, après avoir mangé, de boire à longs traits du vin de l'Amour ; mais ne pensez pas qu'elle le boive tout pur ; il est encore mélangé comme celui de l'Époux, qui dit au Cantique des Cantiques : *J'ai bu mon vin avec mon lait* (2). La raison est que, dans cet état, l'âme désirant toujours la gloire et la réunion de son corps, elle vient à mêler la douceur de son affection naturelle avec le vin du divin Amour ; et, pour lors, ce délicieux breuvage du saint Amour la fait bien entrer, à la vérité, dans de grands transports, mais il ne la porte pas encore jusqu'à l'ivresse, à cause que le mélange de ce lait tempère beaucoup l'excès de ses ardeurs. Et ce qui fait voir qu'elle n'est pas encore dans ce dernier excès, c'est que le propre de l'ivresse est de renverser les esprits jusques à l'oubli d'eux-mêmes. Or, on ne peut pas dire que celle qui

(1) *Joan. 4.* — (2) *Cant.* 5.

soupire incessamment après le rétablissement de son corps se soit entièrement oubliée de soi-même. Mais quand un jour elle aura obtenu l'unique chose qui lui manquait, qu'est-ce qui pourra l'empêcher alors de sortir en quelque façon d'elle-même pour s'abîmer toute en Dieu, et se voir d'autant plus dissemblable à ce qu'elle était auparavant, qu'elle aura le bonheur d'être devenue entièrement à Dieu même? Enfin, ce n'est pas merveille si cette âme étant assez heureuse de participer à la coupe de la sagesse divine, de laquelle il est écrit : *O que mon breuvage est excellent, puisqu'il est capable de jeter dans l'ivresse* (1) ! ce n'est pas merveille, dis-je, si pour lors elle se trouve enivrée par l'excessive abondance de la maison de Dieu, puisque, déchargée de tous soins et jouissant à son aise de ce qu'elle avait tant souhaité, elle boit ce vin tout pur et tout *nouveau avec* JÉSUS-CHRIST *dans le royaume de son Père* (2). Au reste, c'est la sagesse divine qui ordonne ce triple festin ; mais c'est la charité seule qui lui donne son dernier accomplissement ; elle seule qui donne la nourriture à ceux qui ont été dans la peine et le travail, qui abreuve ceux qui sont à présent dans le repos, et qui enivre les

(1) *Psalm.* 22. — (2) *Prov.* 9.

REPUBLICA DEL PARAGUAY

âmes qui doivent régner dans l'Éternité. Or, tout de même que dans les festins corporels on présente à manger auparavant que de donner à boire, la nature enseignant cet ordre par elle-même, ainsi, avant la mort, pendant que nous vivons encore dans cette chair mortelle, nous mangeons premièrement les travaux de nos mains, digérant avec peine ce que nous voulons avaler; et, après la mort, lorsque la vie est devenue toute spirituelle, nous buvons avec une suavité non pareille ce qui nous est présenté. Mais, quand par la résurrection de nos corps, nous jouirons pleinement de l'immortalité de la vie, c'est pour lors, qu'étant comblés de cette admirable plénitude qui se trouve dans la maison du Seigneur, nous nous verrons tous transportés de cette sainte et divine ivresse dont l'Époux nous veut parler en ces termes du Cantique : *Mangez, mes amis ; buvez et vous enivrez, mes bien-aimés* (1). Mangez avant la mort, buvez après la mort, et vous enivrez après la Résurrection. De sorte que ce n'est pas sans raison que ces âmes sont si fort chéries de l'Époux, puisqu'elles sont enivrées de la charité. De même que celles-là sont véritablement enivrées qui ont mérité d'être admises aux noces de l'Agneau,

(1) *Cant.* 5.

mangeant et buvant à sa table dans son Royaume, ce qui s'accomplit parfaitement, lorsqu'il retire à soi son Église toute pleine de gloire, toute belle, et sans aucune tache ni défaut. C'est pour lors qu'il enivre tout à fait ses bien-aimés et qu'il les *abreuve du torrent de ses plaisirs* (1). Et c'est aussi dans ce très intime et très chaste embrassement de l'Époux et de l'Épouse que se vérifie la parole de David : *L'abondance de ce fleuve fait toute la joie de la Cité de Dieu* (2). Car ce fleuve n'est autre que le Fils de Dieu, qui veut bien *lui-même servir ses Élus* (3), comme il avait promis dans l'Évangile. En sorte que ces âmes *bienheureuses demeurent pleinement rassasiées et se réjouissent en présence de la divine Majesté, toutes comblées de plaisirs et de délices* (4). De là vient cette parfaite satiété sans dégoût, cet appétit insatiable sans inquiétude, ce désir perpétuel et inexplicable parmi l'abondance de toutes choses, et enfin cette sainte ivresse accompagnée de sobriété qui remplit les Saints, non pas d'un breuvage fâcheux et incommode, mais de lumières et de vérités éclatantes, et qui ne les fait pas nager dans le vin, mais qui les rend tous brûlants et tous embrasés du divin Amour. Et c'est propre-

(1) *Psalm.* 35. — (2) *Psalm.* 45. — (3) *Luc.* 12. — (4) *Psalm.* 67.

ment dans cet état que l'on possède pour toujours ce quatrième degré de l'Amour, aimant Dieu souverainement et uniquement, en telle sorte que nous ne nous aimons plus nous-mêmes que pour lui seul, afin qu'il soit lui-même le prix et la récompense de ceux qui l'aiment, et la récompense éternelle de ceux qui l'aimeront éternellement.

CHAPITRE XII (1)

De la Charité.

Je me souviens d'avoir autrefois écrit une Lettre à nos très saints Frères de la Grande-Chartreuse, dans laquelle, entre autres choses, je leur parlai fort amplement des degrés de la Charité. Il se pourrait faire qu'en ce temps-là j'aurai traité cette matière d'une façon particulière. C'est pourquoi, comme il est plus aisé de transcrire ce que l'on a déjà fait que de travailler à quelque chose de nouveau, je crois qu'il ne sera pas inutile de reprendre quelques-unes de mes premières pensées pour

(1) Ce chapitre est tiré de l'Épître XI que Saint Bernard écrit aux Prieur et Religieux de la Grande-Chartreuse. (*Note de la première édition.*)

vous en faire part dans ce présent entretien. Je dis donc que la véritable et sincère charité, et que l'on doit reconnaître véritablement partir d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une candeur exempte de toute duplicité, est celle qui nous fait aimer le bien du prochain comme le nôtre même. Car celui qui n'aime que son propre avantage, et qui l'aime plus que celui d'un autre, est assez convaincu par cela même de n'avoir pas un amour chaste et fidèle pour le bien, puisqu'il ne l'aime que pour son intérêt, et non pas pour lui-même. Celui-là, certes, ne suit pas le conseil du Prophète, qui dit : *Louez le Seigneur, parce qu'il est bon* (1). Il le loue bien, à la vérité, parce qu'il est bon en son endroit, mais non pas parce qu'il est bon en lui-même. Et ainsi, c'est proprement à lui que le même Prophète fait ce reproche honteux : *Il vous louera quand vous lui aurez fait du bien* (2).

Il y a donc diverses sortes de personnes qui rendent gloire à Dieu. Il y en a qui louent Dieu parce qu'il est tout-puissant ; d'autres, parce qu'il est bon à leur égard ; et les troisièmes, parce qu'il est simplement bon en lui-même et par lui-même. Le premier genre est celui des serviteurs, qui ne

(1) *Psalm.* 117. — (2) *Psalm* 48.

se conduisent que par la crainte ; le second est des mercenaires, qui ne sont attirés que par le gain ; et le troisième est celui des enfants qui n'agissent que par les sentiments d'honneur et de respect qu'ils ont pour leurs pères. Les deux premiers, savoir, celui qui craint et celui qui ne respire que le gain, ne travaillent tous deux que pour eux-mêmes. Il n'y a que la seule Charité qui réside dans les véritables enfants, *laquelle ne cherche point ses propres intérêts* (1). Aussi je crois que c'est d'elle seule qu'il est dit chez le Psalmiste : *La loi du Seigneur est parfaite et sans aucun défaut, et il n'appartient qu'à elle de travailler efficacement à la conversion des âmes* (2). En effet, c'est elle seule qui déprend l'âme de l'amour de soi-même et du monde, et qui la fait tourner entièrement du côté de Dieu. Ce n'est ni la crainte ni l'amour-propre qui convertit une âme à Dieu ; ils peuvent bien quelquefois donner un autre visage à ses actions, mais son amour et ses inclinations ne changent jamais. Une âme servile fait bien parfois des actions divines et surnaturelles ; mais comme elle n'agit pas de son bon gré, elle fait aussitôt paraître sa contrainte et son insensibilité. Le mercenaire même en fait aussi quelques-

(1) *I. Cor.* 13. — (2) *Psalm.* 118.

unes de cette nature, mais on reconnaît en même temps qu'il n'y est poussé que de sa propre convoitise, puisqu'il ne les fait point gratuitement, ni par un esprit désintéressé. Or, la propriété est toujours accompagnée de singularité ; la singularité ne manque jamais de biais et de détours; et ces petits recoins et détours sont les réceptacles ordinaires de l'ordure et des immondices. Je veux donc que le serviteur aie pour loi la crainte qui le retient; je veux que celle du mercenaire soit sa convoitise, qui le presse et le tente par ses charmes et ses attraits. Il est certain que pas une de ces deux lois n'est sans défaut, et ne saurait en aucune façon convertir les âmes à Dieu. La Charité seule a ce pouvoir de convertir les âmes à mesure qu'elle les fait agir volontairement et de leur bon gré.

C'est ce qui me la fait appeler toujours pure et sans défaut, parce qu'elle n'a point coutume de retenir quoi que ce soit de propre ni de particulier. Or, il est constant que n'ayant rien en soi de propre, il faut que tout ce qu'elle possède soit de Dieu, dans lequel il ne se peut rien trouver de défectueux ni d'impur. La Charité est donc cette loi de Dieu *immaculée*, laquelle ne cherche que ce qui est avantageux aux autres, sans se soucier de soi-même. Elle est aussi appelée la loi du Sei-

gneur, soit parce qu'il ne vit que par elle, soit parce que personne ne la peut posséder que de sa pure libéralité. Mais ne trouvez pas étrange de ce que je fais vivre Dieu par la loi, puisque cette loi n'est autre que la Charité. N'est-ce pas elle en effet qui maintient inaltérablement cette souveraine et ineffable unité dans la très sainte et très adorable Trinité? La Charité est donc une loi, et la loi même du Seigneur, puisqu'elle renferme en quelque façon la Trinité dans l'unité, et l'unit très étroitement par le nœud sacré d'une paix éternelle.

Mais quand je parle ici de la Charité qui est en Dieu, il ne faut pas croire que je la prenne pour une qualité ou un accident; autrement je mettrais en Dieu quelque chose qui n'est pas Dieu, ce qui est un blasphème. J'en parle comme de la substance même de Dieu, ce qui n'est point une façon de parler fort nouvelle ni extraordinaire, puisque Saint Jean dit en termes formels que *Dieu est Charité* (1). Elle est donc tout ensemble et Dieu même et le don de Dieu, de sorte que c'est la charité qui communique la charité, et la charité qui est substantielle en Dieu, laquelle communique celle qui est accidentelle aux hommes. Quand on

(1) *I. Joan.* 4.

parle de celle qui donne, elle est appelée substance; et quand on parle du don qui est reçu, elle n'est pour lors qu'une simple qualité; elle est cette loi éternelle qui a créé l'univers et qui le gouverne, ayant fait toutes choses en nombre, poids et mesure, de sorte qu'il n'y a rien au monde qui ne soit soumis à la loi; et quoiqu'elle soit elle-même la loi de toutes les créatures, elle n'est pas toutefois sans loi, étant à soi-même sa propre loi, par laquelle, si elle ne s'est pas faite, au moins elle se conduit elle-même.

CHAPITRE XIII

De la Loi de la propre volonté, et de la convoitise des mercenaires et des serviteurs.

Enfin, le serviteur et le mercenaire ont tous deux une loi, qu'ils n'ont pas à la vérité reçue du Seigneur, mais qu'ils se sont faite à eux-mêmes, l'un en n'aimant pas Dieu, et l'autre en aimant quelque chose plus que Dieu. Ils ont, dis-je, une loi qui n'est pas du Seigneur, mais d'eux-mêmes, quoiqu'elle soit pourtant soumise à celle de Dieu. Il est vrai que chacun d'eux s'est bien pu faire

une loi, mais il n'a pas été en leur pouvoir de la soustraire à l'ordre immuable de la loi éternelle. Or, je dis que l'un et l'autre s'est établi sa propre loi, en même temps qu'il a préféré sa propre volonté à la loi commune et éternelle, voulant, par un attentat punissable, se rendre semblable à son Créateur, et, comme il est lui-même sa propre loi sans dépendre de personne, se gouverner aussi soi-même sans reconnaître d'autre loi que sa propre volonté, volonté propre qui est le plus pesant joug qu'on ait jamais imposé sur tous les enfants d'Adam, et qui nous abaisse si fort vers la terre qu'il nous fait même descendre jusqu'aux portes de l'abîme. *Ah! malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps mortel* (1), qui me presse et m'oppresse avec tant de rigueur, que si Dieu ne m'eût assisté très particulièrement, *il ne s'en faudrait presque rien que mon âme ne fût déjà précipitée dans les enfers* (2)? Celui-là sans doute gémissait sous la pesanteur de ce fardeau, qui parlait en ces termes : *Pourquoi m'avez-vous rendu contraire à vos ordres, et insupportable à moi-même* (3)? Où il faut remarquer que quand il dit qu'il est insupportable à soi-même, il veut témoigner qu'il n'avait point d'autre loi que soi-même,

(1) *Rom.* 7. — (2) *Psalm.* 93. — (3) *Job.* 7.

et que lui seul avait fait tout son mal; mais quand il parle à Dieu, et qu'il se plaint à lui de ce qu'il l'a rendu contraire à ses ordres, il fait connaître clairement que tous ses efforts n'ont pu le dispenser de la loi de Dieu. Certainement, il était de la justice éternelle de Dieu que celui qui avait refusé de vivre sous la douceur de la loi divine fût, par un châtiment rigoureux, abandonné à sa propre conduite, et qu'ayant volontairement secoué le doux joug et le fardeau léger de la charité, il fût contraint malgré lui de subir le joug insupportable de sa propre volonté. Ç'a donc été par un dessein très juste et tout admirable que la loi éternelle a ordonné que son fugitif lui ait été contraire, et l'a néanmoins retenu toujours sujet à son empire, n'ayant pas voulu permettre qu'il ait échoppé les ordres de sa justice, ni qu'il jouît de sa lumière, de son repos et de sa gloire, demeurant tout ensemble et soumis à l'empire de son Dieu, et soustrait à sa propre félicité. *O mon Seigneur et mon Dieu, pourquoi ne détruisez-vous point en moi le péché, et pourquoi ne me délivrez-vous point de mes iniquités* (1), afin qu'étant une fois déchargé de ce pesant fardeau de ma propre volonté, je puisse un peu respirer sous l'agréable joug de la

(1) *Job.* 7.

charité ; que je ne sois plus retenu par la rigueur d'une crainte servile, ni attiré par l'espérance d'une convoitise mercenaire, mais que je sois animé de votre même Esprit (1), de cet Esprit de liberté qui fait agir vos légitimes Enfants, et qui rende cet heureux témoignage à mon âme que je suis véritablement de ce nombre, n'ayant point d'autre loi que la vôtre, et ne vivant plus sur la terre que de la vie même qui vous fait vivre dans le ciel ? En effet, ceux qui accomplissent le conseil de l'Apôtre, quand il dit : *Ne soyez redevables à personne sinon de la charité mutuelle que vous devez avoir les uns pour les autres* (2) ; ceux-là, dis-je, sont en ce monde de la même façon que Dieu y est; ils ne sont ni serviteurs ni mercenaires, mais ils sont les véritables enfants de Dieu, vivants comme leur père, par la seule loi de la charité.

CHAPITRE XIV

De la loi de la Charité des Enfants.

Il est donc indubitable que les enfants mêmes ne sont point sans loi en ce monde, si ce n'est peut-être

(1) *Rom.* 8. — (2) *Ibid.* 13.

que quelqu'un voulût prendre un autre sentiment au sujet de ces paroles de l'Apôtre : *La loi n'est point établie pour les justes* (1). Mais il faut remarquer qu'il y a deux différentes lois, l'une qui a été publiée par l'esprit de servitude dans la crainte, l'autre qui a été donnée par l'esprit de liberté dans la douceur. Or, comme l'on ne permet point aux enfants de vivre sans celle-ci, aussi ne les oblige-t-on pas à vivre sous celle-là. Voulez-vous donc savoir comment la loi n'est point établie pour les justes? Saint Paul nous l'apprend en ces termes : *Vous n'avez point reçu un esprit de servitude dans la crainte* (2). Voulez-vous aussi entendre comment toutefois ils ne vivent point sans la loi de charité? Le même apôtre continue son discours : *Mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants* (3). Enfin, pour vous lever toute difficulté sur ce sujet, écoutez parler un juste qui confesse l'une et l'autre vérité par sa propre expérience. C'est le même Saint Paul, qui parle ainsi : *Je me suis comporté avec ceux qui étaient sous la loi comme si j'eusse été moi-même sous la loi, quoiqu'effectivement je n'y fusse point sujet, et avec ceux qui vivaient sans loi j'ai vécu comme si je n'eusse point eu de loi, encore que je ne fusse point*

(1) *I. Tim.* 1. — (2) *Rom.* 8. — (3) *Ibid.*

sans la loi de Dieu; mais c'était dans la loi de JÉSUS-CHRIST *que j'étais engagé* (1). Ce n'est donc pas bien parler de dire que les justes n'ont point de loi, ou bien qu'ils vivent sans loi, mais il faut entendre que *la loi n'est point imposée aux justes* (2), c'est-à-dire qu'elle ne leur est point donnée contre leur gré, mais bien qu'ils la reçoivent avec d'autant plus d'agrément et de liberté, qu'elle leur est donnée dans la douceur et la suavité. C'est suivant cette même pensée que Notre-Seigneur leur dit fort à propos : *Prenez mon joug sur vous* (3), comme s'il voulait dire : Je ne vous oblige pas de le porter malgré vous; il est en votre choix de le prendre si vous le voulez, parce qu'autrement vous y trouveriez de la peine plutôt que du repos et de la satisfaction.

C'est donc une vérité constante que la charité est une loi douce et agréable, dont le joug n'est pas seulement doux et léger, mais qui rend encore faciles et supportables les lois des serviteurs et des mercenaires, auxquelles, bien loin de les détruire, elle fournit des moyens très aisés pour les accomplir, suivant cette parole du Fils de Dieu : *Je ne suis point venu au monde pour abolir la loi, mais pour l'accomplir* (4). La charité modère celle-là et

(1) *I. Cor.* 9. — (2) *I. Tim.* 1. — (3) *Matth.* 11. — (4) *Matth.* 5.

règle celle-ci, et par ce moyen elle rend l'une et l'autre faciles et légères.

Ce n'est pas que la charité soit jamais sans la crainte; mais c'est une crainte chaste et respectueuse. Elle ne se trouve point sans désirs, mais ce sont des désirs raisonnables et bien réglés. Ainsi la charité accomplit la loi du serviteur lorsqu'elle lui inspire des sentiments de piété et de tendresse. Elle accomplit aussi la loi du mercenaire, en réglant parfaitement tous ses désirs et sa convoitise. Or, la piété étant mêlée de la sorte avec la crainte, non seulement elle ne l'anéantit pas, mais elle la purifie. Elle lui ôte seulement la pensée du châtiment, sans laquelle elle ne pouvait subsister dans son état de servitude, et néanmoins il lui reste toujours une crainte, mais qui est pure et filiale.

Vous me direz qu'il est écrit que *la charité parfaite bannit absolument toute crainte* (1). Mais l'Écriture ne veut ici parler que de cette vue du châtiment qui est inséparablement attachée à la crainte servile, comme nous l'avons déjà remarqué, usant en cette rencontre de la façon ordinaire de parler qui fait prendre souvent la cause pour son effet. Enfin, la convoitise du mercenaire se trouve

(1) *I. Joan. 4.*

parfaitement bien réglée par la charité qui vient à son secours, lorsqu'elle lui fait entièrement rejeter le mal, préférer le plus grand bien au moindre, et n'aimer les communs que par rapport aux plus excellents. Et lorsque, par la grâce de Dieu, on sera parvenu à cet état de perfection, ce sera pour lors qu'on n'aimera le corps et tous les biens temporels que pour l'âme seulement, ni l'âme que pour Dieu, ni Dieu que pour lui-même.

CHAPITRE XV

Des quatre dégrés de l'Amour, et de l'heureux état des âmes qui sont dans le Ciel

Cependant, comme nous sommes tous charnels, et que nous prenons tous naissance de la concupiscence de la chair, il ne se peut faire autrement que nos désirs et nos affections ne commencent par la chair. Mais s'ils viennent à se régler avec le temps, s'avançant par degrés sous la conduite de la Grâce, il n'y a point de doute qu'à la fin ils se verront heureusement consumés par l'esprit, parce que , selon la pensée même de Saint Paul, *ce n'est pas le spirituel qui précède, mais l'animal, et*

ensuite ce qui est spirituel (1). D'où vient qu'il faut que nous portions l'image de l'homme terrestre auparavant que d'exprimer en nous l'image du céleste.

Il est donc vrai que l'homme s'aime premièrement pour soi-même, parce qu'étant charnel il ne peut rien goûter au delà de soi-même. Néanmoins, comme il voit bien qu'il ne saurait subsister par soi-même, venant à reconnaître combien Dieu lui est nécessaire, il commence de le chercher par la foi et de l'aimer. Et de là vient qu'il aime Dieu dans le second degré, parce qu'il lui est utile, et non pas parce qu'il est aimable en lui-même. Mais, lorsqu'à raison du besoin qu'il a de Dieu, il a commencé de le chercher et de s'en approcher plus souvent par la pensée, par la lecture, par la prière et par la soumission qu'il rend à ses ordres, il s'engendre de là une certaine familiarité qui lui donne peu à peu une connaissance plus particulière de ses perfections; en suite de quoi il vient à le goûter, et ayant expérimenté *combien le Seigneur est doux*, il passe au troisième degré de l'Amour, qui lui fait aimer Dieu, non plus pour son propre intérêt, mais pour l'excellence et le mérite de la nature divine. C'est dans ce dégré

(1) *I. Cor.* 13.

où l'on fait une très longue pause, et je ne sais s'il est possible à quelqu'un en cette vie d'arriver jusqu'au quatrième degré, dans lequel l'homme ne s'aime plus du tout que pour Dieu. Ceux qui l'ont éprouvé le peuvent témoigner, pour moi, je ne le crois pas possible en ce monde. Mais il le sera sans doute lorsque le bon et fidèle serviteur entrera dans la joie de son Seigneur, et se verra tout enivré des délices excessives qui se goûtent dans la Maison de Dieu. Pour lors, se trouvant dans un merveilleux oubli de soi-même, et comme s'il cessait entièrement d'être à soi, il se transporte tout en Dieu; si bien que, n'ayant plus d'attache qu'à Dieu seul, il deviendra un même esprit avec lui. Je crois que le Prophète était dans ce sentiment lorsqu'il disait : *Je considérerai les œuvres merveilleuses de la toute-puissance du Seigneur, et je ne penserai plus, ô mon Dieu, qu'aux aimables dispositions de votre divine justice* (1). Il savait assurément que dès lors qu'il entrerait dans ces abîmes de la toute-puissance divine, il devait aussitôt se voir délivré de toutes ses faiblesses corporelles ; et qu'ainsi, n'étant plus obligé de penser aux intérêts de son corps, tout son esprit ne s'emploierait plus qu'à la contemplation de la justice de son aimable Souverain.

(1) *Psalm*, 70.

Alors certainement tous les membres de JÉSUS-CHRIST pourront dire d'eux-mêmes ce que Saint Paul disait de leur chef mystique : *Si nous avons autrefois connu* JÉSUS-CHRIST *revêtu d'un corps mortel et sujet aux misères, maintenant nous le connaissons dans toute une autre manière* (1). Car dans le Ciel tous les Saints ne songeront plus à leurs corps, parce que, comme dit l'Apôtre, *la chair et le sang n'auront point de part au Royaume de Dieu* (2). Ce n'est pas que la même substance du corps ne se trouve un jour dans le Paradis : mais il n'y aura plus d'affection charnelle; l'amour du corps sera consumé par l'amour de l'esprit, et il se fera un heureux changement de toutes les faiblesses et les passions humaines en des transports et des ardeurs toutes divines. Alors cette charité qui tend ses filets à présent sur le vaste océan de ce monde, où elle ne cesse d'amasser toute sorte de poissons, étant arrivée au bord, jettera dehors les mauvais, et ne réservera que les bons. Il est vrai que, durant cette vie elle ouvre libéralement son sein, et y reçoit indifféremment tous les poissons qui s'y viennent rendre, de sorte que, s'accommodant ici-bas à un chacun et prenant en soi les prospérités et les disgrâces des uns et des autres

(1) *II. Cor.* 5. — (2) *I. Cor.* 15.

qu'elle regarde comme siennes, elle s'accoutume, non seulement *de se réjouir avec ceux qui sont dans la consolation, mais aussi de pleurer avec les affligés* (1).

Mais quand un jour elle sera parvenue au port, pour lors elle rejettera comme de mauvais poissons tous les sujets de tristesses et de souffrances, et ne retiendra que ce qui sera capable de lui donner de la joie et du plaisir. Quoi! penseriez-vous que, dans cet état parfait, Saint Paul, par exemple, fût touché de compassion pour les malades, ou animé de colère avec ceux qui souffrent du scandale, puisqu'il n'y aura point en ce lieu ni de scandale, ni de misère, ou bien qu'il versât des larmes pour ceux qui ne voudront point faire pénitence? Tant s'en faut. Il n'y aura pas même le moindre ressentiment pour le malheur extrême de ceux qui doivent brûler éternellement dans les Enfers avec le Démon et ses Anges. Non, il ne pleurera aucunement leurs misères dans *cette bienheureuse Cité, qui est comblée de joie par l'abondance de ce fleuve*, dont parle le Prophète-Roi, *et dont les portes sont infiniment plus chéries de Dieu que tous les Pavillons de Jacob* (2). La raison est que si dans les tentes et les pavillons on y jouit quelquefois des

(1) *II. Cor.* 11. — (2) *Psalm.* 86.

douceurs de la victoire, on y ressent aussi les travaux des combats, et souvent on s'y trouve en danger de la vie. Mais dans cette céleste patrie, les disgrâces et les afflictions en sont bannies pour toujours, et n'y auront jamais aucune entrée. Aussi est-ce de cette agréable Ville de laquelle il est dit au même endroit : *Tous vos citoyens sont dans les délices et les plaisirs* (1). Et le prophète Isaïe ajoute : *Ils possèderont une joie éternelle* (2). Enfin, comment pourrait-on encore avoir des pensées de miséricorde dans un séjour où l'on ne doit plus s'entretenir que de la justice de Dieu? Concluons donc que puisque dans cet état il n'y aura plus de lieu pour la misère, ni de temps pour la miséricorde, qu'il ne s'y trouvera plus aussi aucun sentiment de pitié ni de compassion.

(1) *Psalm.* 86. — (2) *Isa.* 61.

FIN

Le Mans. — Typ. Ed. Monnoyer. — Octobre 95.

TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER

AU MANS (SARTHE)

REPUBLICA DEL PARAGUAY
1819
ISGARAY

BIBLIOTHÈQUE POSITIVISTE

OU

Choix d'Ouvrages conseillé par AUGUSTE COMTE

POÉSIE

Homère. L'Iliade et l'Odyssée. — **Eschyle.** Tragédies. — **Sophocle.** L'Œdipe-Roi, — **Aristophane.** Comédies — **Pindare.** Odes. — **Théocrite.** Idylles. — **Longus.** Daphnis et Chloe. — **Plaute.** Comédies. — **Terence.** Comédies. — **Virgile.** Œuvres complètes. — **Horace.** Œuvres choisies. — **Lucain.** La Pharsale. — **Ovide.** Œuvres. — **Tibulle** Œuvres. — **Juvenal** Œuvres — **Fabliaux du Moyen-Age,** recueillis par Legran d'Aussy. — **Dante.** La Divine Comedie. — **Arioste.** L'Orlando furieux. — **Tasse.** La Jerusalem délivree — **Pétrarque.** Œuvres choisies. — **Métastase.** Théâtre choisi. — **Alfieri.** Théâtre choisi. — **Manzoni.** Les Fiancés. — **Cervantès.** Don Quichotte. Les Nouvelles. — **Le Théâtre Espagnol choisi.** recueil edité par Don J. Segundis Flores (en espagnol). — **Le Romancero Espagnol** choisi, y compris le poème du **Cid.** — **Corneille.** Théâtre choisi. — **Molière.** Œuvres complètes — **Racine.** Théâtre choisi. — **Voltaire.** Théâtre choisi. — **La Fontaine.** Les Fables. — **Lamotte.** Fables choisies. — **Florian.** Fables choisies. — **Lesage.** Gil Blas. — **Mme de Lafayette** La Princesse de Clèves. — **Bernardin de St-Pierre.** Paul et Virginie. — **Chateaubriand.** Le Dernier Abencerrage. Les Martyrs. — **Shakespeare.** Théâtre choisi. — **Milton.** Le Paradis perdu et les Poesies Lyriques. — **Defoë.** Robinson Crusoe. — **Goldsmith** Le Vicaire de Wakefield. — **Fielding.** Tom Jones. — **Walter Scott.** Ivanhoé. Waverley. La Jolie Fille de Perth. L'Officier de fortune. Les Puritains. La Prison d'Edimbourg L'Antiquaire. — **Byron.** Œuvres choisies (en supprimant surtout le Don Juan). — **Gœthe.** Œuvres choisies. — **Les Mille et une Nuits.**

SCIENCE

Condorcet. L'Arithmetique. — **Clairaut.** L'Algèbre. La Géometrie. — **Lacroix** ou **Legendre.** La Trigonometrie. — **Descartes.** La Geométrie. — **Auguste Comte** Geométrie analytique. — **Poinsot.** Statique, suivie de tous ses memoires sur la mécanique. — **Carnot** Reflexions sur le calcul infinitesimal. — **Navier.** Cours d'Analyse. Cours de mécanique. — **Carnot.** Essai sur l'équilibre et le mouvement. — **Lagrange.** Theorie des fonctions. — **Auguste Comte.** Astronomie populaire — **Fontenelle.** Pluralité des Mondes — **Fischer.** Physique Mecanique, traduite et annotée par Biot — **John-Carr.** Manuel alphabetique de philosophie pratique. — **Lavoisier.** Chimie. — **Berthollet.** La Statique Chimique. — **Graham.** Elements de Chimie. — **Meckel** Manuel d'Anatomie. — **Bichat.** Traité sur la Vie et la Mort. Anatomie generale. — **Blainville.** Organisation des Animaux. 1er volume (seul publié) — **Richerand** Physiologie, annotée par Berard. — **Segond.** Essai systematique sur la biologie. Traite d'Anatomie générale. — **Barthez.** Science de l'homme (2e é lit. 1806) — **Lamarck.** Philosophie Zoologique. — **Duméril** Histoire naturelle. — **Cuglielmini.** Sur la nature des fleuves — **Buffon.** Discours sur les animaux — **Hippocrate.** Traite sur les airs, les eaux, et les lieux. — **Hufeland.** L'Art de prolonger la vie humaine. — **Cornaro.** Discours sur la sobri[illegible] **Hippocrate.** Aphorismes. — **Broussais** P[illegible] tions de médecine. Histoire des phlegmas[illegible] niques — **Fontenelle.** Eloges des Academ[illegible] — **Condorcet.** Eloges des Academiciens.

HISTOIRE

Malte-Brun. Abrégé de Géographie [illegible] selle. — **Rienzi.** Dictionnaire géographi[illegible] **Cook.** Voyages. — **Chardin.** Voyages en Pe[illegible] — **Mignet.** Histoire de la révolution française [illegible] **Heeren.** Manuel de l'histoire moderne. — **Voltaire** Siecle de Louis XIV. — **Mme de Motteville.** M[illegible] moires. — **Richelieu.** Testament politique. — **V[illegible] de Cromwel** (la faire). — **Davila.** Guerres civ[illegible] de France. — **B. Cellini.** Autobiographie. — **Co[illegible] mines.** Memoires. — **Bossuet.** Abrege de l'[illegible] toire de France. — **Denina** Revolutions d'It[illegible] — **Ascargota** Histoire d'Espagne. — **Robertso[illegible]** Charles V. — **Hume.** Histoire d'Angleterre [illegible] **Hallam.** L'Europe au moyen âge. — **Fleury** Histoire ecclesiastique. — **Gibbon.** Histoire de la [illegible] cadence romaine. — **Heeren.** Manuel de l'his[illegible] ancienne. — **Tacite.** Œuvres complètes. — **Hero[illegible] dote.** Histoires. — **Thucydide.** Histoire de [illegible] guerre du Peloponèse. — **Plutarque.** Vies [illegible] hommes illustres. — **César.** Commentaires. [illegible] **Arrien.** Expéditions d'Alexandre. — **Barthelemy** Voyage du jeune Anacharsis. — **Winckelmann** Histoire de l'Art chez les anciens. — **Léonard d[illegible] Vinci.** Traite de la peinture. — **Grétry.** Mem[illegible] sur la musique.

SYNTHÈSE

Aristote. La Politique. La Morale. — **La Bibl[illegible]** complète. **Le Coran** complet. — **Saint-Augustin** La Cité de Dieu. — **Saint-Bernard.** Traite [illegible] l'amour de Dieu. — **Thomas de Kempis.** L'Imi[illegible] tion de J.-C (l'original et la traduction en ve[illegible] par Corneille). — **Bossuet.** Exposition de la D[illegible] trine catholique. — **Le Catéchisme de Montpe[illegible] lier.** — **Saint-Augustin.** Commentaires sur l[illegible] Sermon de la Montagne. — **Bossuet.** Histoire de [illegible] variations protestantes. — **Bacon** Novum Organu[illegible] — **Descartes.** Discours sur la méthode. — **Diderot** Interpretation de la nature. — **Ciceron.** Pense[illegible] choisies — **Épictète.** Pensees choisies — **Marc[illegible] Aurèle.** Pensees choisies. — **Pascal.** Pensées ch[illegible] sies — **Vauvenarges** Pensées choisies — **Mme d[illegible] Lambert.** Conseils à son fils et à sa fille. — **Du[illegible] clos.** Considérations sur les mœurs — **Bossuet** Discours sur l'histoire universelle. — **Condorcet** Esquisse historique. — **Bossuet.** Politique sa[illegible] tirée de l'Ecriture. — **De Maistre.** Du Pape. — **Diderot.** Dissertations sur les sourds et les aveu[illegible] gles. — **Hume.** Essais philosophiques. — **Adam Smith.** — Essai sur l'histoire de l'astronomie — **Diderot.** Essai sur le beau. — **Barthez.** Theori[illegible] du beau. — **Cabanis.** Rapports du physique et du moral. — **Leroy.** Lettres sur les animaux. — **Gall.** Traite sur les fonctions du cerveau. — **Broussais.** De l'irritation et de la folie (1re edition) — **Auguste Comte.** Philosophie positive condensee par Miss Martineau). — Politique positive. — Catechisme positiviste — Synthese subjective

Le Mans. — Typ. Ed. Monnoyer. — Octobre 1895.

A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

4147906

CANCELLED

DEC 6 1974

NOV 20 1974

C 619.31
Traite de l'Amour de Dieu.
Widener Library
002825071
3 2044 081 734 618